

NOTES AU CHAPITRE I

(1) *Nilipopata miaka thenashara, anishika safari za karibu*. BRODE, *Maisha*, p. 176 et *Story*, p. 15, traduit *miaka thenashara* par seize ans. C'est une erreur; ailleurs (*Maisha*, pp. 183, 265), il traduit correctement *miaka thenashara* par *zwölf Jahre*. WHITELEY traduit: *when I was twelve*. Vers l'âge de six ans, le jeune Hamed ben Mohammed avait commencé à fréquenter l'école coranique de Kianja (Zanzibar), où il apprit à lire et écrire l'arabe.

(2) Mohammed ben Masud el-Wardi était le frère aîné et utérin de T.T. Cfr *Maisha*, § 108: *ndugu yangu Mubammed bin Masud el-Wardi, mkubwa wangu, mama mmoja*. Selon BRODE, *Story*, p. 14, son père était Masud ben Mohammed. Ce dernier est sans doute à identifier avec « Masud ibn Musullam (Musallam) el-Wardi, an old merchant » de Tabora, mentionné par BURTON en 1857 (BURTON, *Lake*, pp. 224, 264). Mohammed ben Masud sera surtout connu sous son surnom africain Kumba Kumba (*Maisha*, § 15); cfr note 60.

(3) *Pamoja na mjomba wangu Bushiri bin Habib wa Abdallah bin Habib el Wardijan*. BRODE: *gemeinsam mit... meinen Oheims Bushir bin Habib und Abdallah bin Habib, beide aus dem Stamme der Wardi*. WHITELEY: *together with... my uncle Bushiri bin Habib and Abdallah el Wardijan*. Le terme *mjomba* désigne l'oncle maternel. La traduction allemande est correcte quant au sens: *meinen Oheims* (au pluriel); Whiteley donne une traduction littérale: *my uncle*. Cfr *Maisha*, § 17: *Bushir wa Abdallah bene Habib bin Bushir el Wardijan: Bushir et Abdallah, les fils de Habib ben Bushir, tous les deux du clan el-Wardi*. Avec Brode, nous traduisons le *duel el-Wardijan*. Whiteley garde: *el Wardijan*; pourtant ailleurs, il traduit *el-Murjebiyin* par: *both el Murjebi* (*Maisha*, § 19). *Bushir ben Habib el-Wardi* sera mentionné encore fréquemment par T.T. (*Maisha*, § 17, 23, 25, 71, 91, 100). BRODE, *Story*, p. 15, le dit, par erreur, « *half-brother* » de T.T. Celui-ci le qualifie le plus souvent comme *mjomba wangu* (mon oncle) sans doute pour le distinguer d'un homonyme, *Bushir ben Habib*, surnommé *Chafulakuta*, le fils de Mohammed ben Masud Kumba Kumba (A. ROBERTS, *The History of Abdullah ibn Suliman*, dans *African Social Research*, n° 4 (1967), pp. 255, 257). Le cousin de T.T., *Habib ben Bushir*, décrit par GLEERUP, *Tre Ar i Kongo*, II, p. 426, est sans doute le fils de *Bushir ben Habib el-Wardi*. Quant à l'autre oncle de T.T., *Abdallah ben Habib*, Cameron, en février 1874, le trouva à Kawele, quartier d'Ujiji (CAMERON, I, pp. 243, 309-310). Il est mentionné aussi par la *History of Abdullah ibn Suliman*, pp. 249, 254.

(4) Sur l'exploitation du copal à cette époque, cfr BURTON, *Lake*, pp. 535-538; THOMSON, *African Lakes*, I, pp. 141-142; E. DE KEYN, *Les gommés copales d'Afrique*, dans *Bull. Soc. Royale Belge de Géographie*, XIII (1889), pp. 183-206. Le copal de Zanzibar était particulièrement apprécié à cause de sa transparence et de sa dureté. Il se trouvait surtout dans la région côtière, entre l'embouchure du fleuve Pangani au nord et Ngao au sud. Les traités commerciaux conclus par Seyyid Saïd avec les Villes Hanséatiques, l'Angleterre et la France garantissaient aux habitants de la Mrima (la Côte en face de Zanzibar) le monopole de l'exportation de l'ivoire et du copal, de Mtangata à Kilwa (BURTON, *Lake*, p. 31).

(5) T.T. ne dit pas quelles furent ses occupations entre l'âge de treize à dix-huit ans. Sans doute, il contracta un premier mariage à cette époque. Son père résidait habituellement à Tabora; c'est lors d'un retour à Zanzibar qu'il invita son fils à l'accompagner à l'intérieur du continent. Adoptant l'année 1837 comme date de naissance de T.T., nous situons ce départ vers 1855.

(6) Nous ignorons les voyages accomplis antérieurement par Mohammed ben Juma; il avait sans doute commencé à accompagner son père à lui, Juma ben Rajab, déjà en relations avec le grand-père de Mirambo (*Maisha*, § 130). Mohammed ben Juma mourra en janvier 1882, dans la résidence familiale d'Ituru, près de Tabora (*Maisha*, § 137).

(7) Selon BRODE, *Story*, p. 15, suivi d'INGRAMS, *Zanzibar*, p. 168, Ugangi se trouvait au nord-est du lac Nyasa (nom actuel: Malawi). La *Maisha* ne mentionne pas ailleurs ce toponyme que nous n'avons pas retrouvé non plus chez les explorateurs contemporains. Nous croyons que Brode a mal translittéré et qu'il faut lire: Urangi ou Uganga. La carte de R. BOEHM, *Von Sansibar zum Tanganyika*, Leipzig, 1888, *in fine*, reproduit l'Uranga, un affluent de droite du Lufiji, drainant le nord-est du lac Nyasa. Sur les cartes actuelles, le bief supérieur de cet affluent porte le nom de Kilombero et le bief inférieur celui d'Uranga ou Ulanga. Quant à la graphie Uganga, elle est donnée par THOMSON, *African Lakes*, I, pp. 180-181: « The Uranga... flowed from the S.W. through the country of Ganga ». Cette région de Ganga (Uganga) se trouvait au sud-ouest de Mkomokero (l'actuelle Ifakara?). Il nous semble que T.T. pour se rendre à l'Uganga, a suivi la route très fréquentée du Lufiji.

(8) La colonie arabe de Tabora, au centre de l'Unyamwezi, fut fondée probablement vers 1830. Burton et Speke furent les premiers Européens à visiter la ville (8 novembre - 14 décembre 1857). Cfr BURTON, *Lake*, pp. 225-239. A cette époque, qui suit de peu la première arrivée de T.T. à Tabora, les Arabes de la Côte et les Waswahili s'étaient déjà établis à Msene, à quelques milles à l'ouest, ayant abandonné Unyanyembe (Kazeh ou Tabora) à leurs « frères » d'Oman, pour lesquels ils éprouvaient une antipathie naturelle (BURTON, *Lake*, pp. 395-396). Tous les voyageurs européens du XIXe siècle ont décrit le grand centre de Tabora, relais capital sur la route de la Côte au lac Tanganyika. Sur les habitants de la région, citons seulement: F. SPILLIG, *Die Wanyamwezi, ein Beitrag zur Völkerkunde*, dans *Zeitschrift für Ethnologie*, LIX (1927), pp. 201-252; W. BLOEHM, *Die Wanyamwezi, Gesellschaft und Weltbild*, Hambourg, 1933; A. ROBERTS, *The Nyamwezi*, dans A. ROBERTS (éd.), *Tanzania before 1900*, Nairobi, 1968, pp. 117-150.

(9) Le 30 septembre 1857, Burton signale que: « the brother of Said Mohammed (of Mbuamaji) had married the daughter of Fundikira, Sultan of Unyanyembe, and thus the family had a double home, on the coast and in the interior » (BURTON, *Lake*, p. 184). Ce « frère » de Said ben Mohammed est sans doute Mohammed ben Juma, le père de T.T. Ce mariage eut lieu « probably during the 1840s » (A. ROBERTS, *The Nyamwezi*, dans *Tanzania before 1900*, p. 127). L'arbre généalogique de la dynastie de l'Unyanyembe, dressé par A. SHORTER, *Nyungu-ya-Mawe and the « Empire of the Ruga-Ruga »*, dans *J.A.H.*, IX (1968), p. 244 mentionne une Karunde comme femme de Mkasiwa, deuxième successeur de Fundi Kira. Comme la mort de Karunde, femme de Mohammed ben Juma, est mentionnée dans *Maisha*, § 48, il nous semble qu'il ne peut s'agir de la même personne. D'ailleurs, dans une lettre du P. Pfefferman, Kipalapala, 8 déc. 1911, il est fait mention d'une reine Kalunde visitant régulièrement le tombeau de Sike (*Archiv. P.B., Rome*). La mère de Karunde, femme de Mohammed ben Juma, sera tuée par Mnywa Sere, premier successeur de Fundi Kira (*Maisha*, § 7).

(10) « The mtemi or Sultan Fundikira, the most powerful of the Wanyamwezi, inhabits a tembe or square settlement, called "Ititenya", on the western slope of the southern hills (of Unyanyembe = Tabora) (BURTON, *Lake*, p. 228). Hitherto the merchants have been on friendly terms with Fundikira, the chief » (*Ibid.*, p. 229). Nous écrivons Fundi Kira (en deux mots). Le terme *fundi* désignait tout artisan, particulièrement le forgeron, dont l'art était des plus estimés (KRAPP, *Dictionary*, p. 76). Selon BURTON, *Lake*, p. 300, Fundi Kira était en route pour la Côte en qualité de porteur, lorsque, à la mort de son père, Swetu, il fut rappelé pour devenir le chef de l'Unyanyembe. « Fundikira... inherited... all his father's property and widows; he fixed himself at Ititenya, presently numbered

ten wives, who have borne him only three children, built 300 houses for his slaves and dependents, and owned 2000 head of cattle. He lived in some state declining to call upon strangers, and, though not demanding, still obtaining large presents. Becoming obese by age and good living, he fell ill in the autumn of 1858 » (BURTON, *Lake*, p. 300). Il mourut vers la fin de 1858. *Maisha*, § 5.

(11) WHITELEY traduit: « He (Muhammed bin Juma) was given much ivory from the wealth of Chief Fundi Kira. He was also given other goods, was my father, and at this time he was as though Chief in the Nyamwezi manner, having much property and many followers, perhaps even as much as the Chief of Uganda and Karagwe ». Selon Whiteley, la richesse de Mohammed ben Juma est comparable à celle des chefs de l'Uganda et de Karagwe. Nous préférons la traduction allemande qui établit la comparaison entre les trois chefs africains, de l'Unyamwezi, de l'Uganda et de Karagwe. « Und zu jener Zeit war der Sultan von Unyamwezi sehr reich und hatte viele Leute, wie etwa der Sultan von Uganda und Karagwe ». Cette comparaison nous paraît plus naturelle que celle établie entre l'Arabe Mohammed ben Juma et les deux chefs africains: le *kabaka* Mutesa I^{er} (1856-1884) et Rumanika (1855-1878) de Karagwe. BURTON, *Lake*, pp. 393-398; Karagwe; pp. 399-405; Uganda; P. KOLLMANN, *The Victoria Nyanza. The Land, the Races and their Customs*, Londres, 1899; chap. II: Uganda (pp. 8-43); chap. III: Karagwe (pp. 44-64).

(12) Contrairement à ce qui arriva à Rumaliza, la variole (petite vérole) ne laissa pas de traces sur le visage de T.T. Sur les ravages opérés par cette maladie parmi les caravanes des explorateurs et des esclavagistes, cfr R.-J. CORNET, *Médecine et Exploration. Premiers contacts de quelques explorateurs de l'Afrique Centrale avec les maladies tropicales*, Bruxelles, 1970, pp. 23-24.

(13) D'après les informations recueillies par Burton, Ujiji, sur la rive orientale du lac Tanganyika, avait été visitée pour la première fois par les Arabes vers 1840 (BURTON, *Lake*, pp. 309-326). Pour une description d'Ujiji, cfr parmi beaucoup d'autres: E.C. HORE, *Tanganyika: Eleven Years in Central Africa*, Londres, 1892; chap. IV: Ujiji (pp. 67-101); COUPLAND, *Invaders*, pp. 305-308.

(14) Dans la littérature coloniale belge, on trouve le plus souvent la graphie: Tanganika. Pour des raisons d'ordre pratique, nous avons préféré la graphie utilisée dans la littérature anglaise: Tanganyika. Pour l'étymologie du nom, cfr A. VERBEKEN, *Contribution à la géographie historique du Katanga et de régions voisines*, Bruxelles, 1954, pp. 22-49.

(15) L'Urua se trouvait à l'ouest du Tanganyika; c'était le pays des Warua ou Balua ou Baluba. P. COLLE, *Les Baluba*, 2 t., Bruxelles, 1913; E. VERHULPEN, *Baluba et Balubaïsés*, Anvers-Paris, 1936; MAES-BOONE, pp. 347-348; O. BOONE, *Carte ethnique du Congo. Quart Sud-Est*, Tervuren, 1961, pp. 112-116; 130-145.

(16) Mbwamaji est la région côtière au sud de Dar es Salaam. « Mbwamaji (Mburomaji, Boromaji), the little port-village with jungle rolling up to the walls, and anchorage defended by the Sinda Islets, is a favourite entrance to the East African interior » (BURTON, *Zanzibar*, II, p. 334). L'endroit est fréquemment mentionné par les voyageurs du siècle passé. Cfr par ex. STANLEY, *Despatches*, pp. 135, 147, 174. Cfr aussi *Maisha*, § 13.

(17) Mwinyi, titre honorifique équivalent à seigneur, se présente sous plusieurs formes: *muini*, *moeni*, *mona*, *mono*, *mani* (STANLEY, *Dark Continent*, I, p. 503). Bakar ben Mustafa est peut-être à identifier avec Mwinyi Bokhari, un commerçant de moindre envergure — il n'avait que douze porteurs —, mentionné par Cameron en juillet 1874 en route pour Nyangwe (CAMERON, I, p. 338). Selon les informations recueillies par Dallons et Cornet en 1931, le quartier de Nyangwe, situé au confluent des deux rivières Sungwa et Tuku, était habité par « Munie Bakari » (*L'arrivée des Arabes dans la région de Kasongo*, dans *Bulletin Militaire* (Etat Major de la Force Publique, Léopoldville), n° 37 (1949), p. 529). Mwinyi Bokhari mourut au début d'août 1874 au Lualaba, près de Kasongo (CAMERON, I, pp. 356, 358, 376).

(18) *Tukafika Urua kwa Mrongo Tambwe*. BRODE: Wir kamen in Urua beim Mrongo Tambwe an; ID., *Story*, p. 17: They reached the abode of Mwangu Tambu (*sic!*). WHITELEY: We arrived at Urua at Mrongo Tambwe's place. La chefferie de Mulongo (Mrongo), peuplée de Baluba Hembra, s'étendait de part et d'autre du Lualaba, au nord du lac Kabamba. R. DE ROUCK, *Atlas géographique et historique du Congo Belge*, Bruxelles, 1947, carte 15, situe le village de Mulongo sur la rive droite du Lualaba, près de la rive septentrionale du lac Kabamba. VERHULPEN, *Baluba*, pp. 370-372, rapporte des traditions orales selon lesquelles cette seigneurie aurait été fondée durant le règne de l'empereur Kumwimba Ngombe (1810-1840). Selon Verhulpen, le quatrième chef s'appelait Mulongo Nioka; le cinquième: Kanioka. «Après Kanioka, des querelles intestines et des interventions étrangères auraient rompu l'ordre régulier des successions» (*Ibid.*, p. 372). Nous estimons que Mulongo Nioka et Kanioka sont identiques et que Mulongo Tambwe, visité par T.T. au début de sa carrière, fut le successeur de Mulongo Nioka. En effet, comme nous avons Mulongo Nioka (*nioka* signifie serpent) et Kanioka (Ka-nioka; le préfixe ka signifiant père ou chef), nous avons de même le double nom Mulongo Tambwe (*tambwe*, *ntambwe* ou *ntambo* signifie lion) et Kantambo (Ka-ntambo), mentionné comme nom de village par VERHULPEN, *Baluba*, p. 371). Comme nous le montrerons plus loin, Mulongo Tambwe (Kantambo) fut tué en 1868 et ses deux fils, Mulongo Tambwe junior et Mulongo Kasanga se disputèrent la chefferie. T.T. interviendra en faveur du premier (*Maisba*, § 74). Notre conclusion se base avant tout sur l'identification de Mrongo Tambwe avec le *kilolo* (chef Luba subalterne) Ntambwe, mentionné par Livingstone et par les traditions des Bayeke. Vers la fin d'octobre 1868, aux environs de Mpweto, Livingstone rencontre l'Arabe Saïd ben Habib qui lui apprend que les Baluba ont tué son frère aîné, Salem ben Habib. Livingstone est d'avis que ce meurtre fut une conséquence d'une razzia opérée par un autre Arabe, nommé Sef. «Salem bin Habib was killed by the people in Rua: he put up a tent and they attacked it in the night and stabbed him through it. Syde ben Habib waged a war of vengeance all through Rua after this for the murder of his brother: Sef's raid may have led the people to the murder» (LIVINGSTONE, I, p. 335). Quelques mois plus tard, le 17 mai 1869, lors d'une nouvelle rencontre avec Saïd ben Habib, l'explorateur apprend: «The Bakatala at Lualaba West killed Salem bin Habib... Sef attacked (*sic*, pour attacked) Kilolo N'tambwe (*Ibid.*, II, p. 9). Les Bakatala sont sans doute des hommes de Katala (Ba-Katala) ou Kiona-Ngoy, chef principal de la région s'étendant sur les deux rives de la moyenne Kalumengongo, affluent de droite du Lualaba, par le lac Kabamba (VERDICK, *Les premiers jours du Katanga*, p. 92). Katala appartenait aux Bazela, que Ilunga Kabare avait incorporés dans l'empire Luba-Lomami (BOONE, *Carte ethnique*, pp. 247-251). Qui est ce Sef, l'agresseur du *kilolo* Ntambwe? Il nous semble qu'on peut l'identifier avec «Sef Rupia or Rubea, head of a large body of slaves, on his way to the coast» (LIVINGSTONE, I, p. 72: 14 juillet 1866, à Mataka, à l'est du Nyasa). Un peu plus loin, Livingstone l'appelle tout simplement «Sef» (*Ibid.*, I, pp. 73-74); de même, les traditions Yeke le nomment: Nsefu (Lettre de Mwenda II Mukanda Bantu à S.M. le roi Albert, dans A. MWENDA MUNONGO, *Pages d'histoire Yeke*, Mémoires C.E.P.S.I., n° 25, Lubumbashi, 1967, p. 34). Peut-être était-il apparenté à Rubeya ben Khalfan el Harthi, le secrétaire de Mpanda Shalo, successeur de Mirambo (GLEERUP, II, pp. 465-466; HASSING-BENNETT, *A Journey*, p. 135). La razzia de Sef se fit donc en 1865 ou vers le début de 1866. Ces informations sont complétées par Mukanda Bantu: «Les Baluba étant venus guerroyer chez Nkala, Nkala envoya des messagers chez Mushidi (Msiri) pour réclamer son aide en disant: "Nous mourons ici, les Baluba nous tuent". A cette nouvelle, Mushidi partit en disant aux Baswahili: "Allons nous battre contre les Baluba, ils tuent Nkala". Ils rencontrèrent les Baluba et en tuèrent un grand nombre, ils se battirent avec eux jusque chez Masukulaa-Vayara, de là ils les suivirent jusqu'au Buluba. "Puisque les Baluba sont venus faire la guerre chez nous, dit Mushidi, allons nous aussi la faire chez eux". Ils se battirent chez Kilolontambo (*kilolo* Ntambwe). Les Bayeke en revinrent, mais les Baswahili ayant

leurs biens avec eux, restèrent là pour acquérir de nouvelles richesses... Voici maintenant les noms de ces Baswahili: Mutwana et Nsefu » (MWENDA MUNONGO, *Pages d'histoire Yeke*, p. 33). Selon A. Mwenda Munongo, Nkala se trouvait en territoire des Basanga et les Baluba furent battus à la Kabangu, près de Mukabe Kazari (*Ibid.*, p. 12). Verdick rapporte des traditions similaires: « Le chef (arabe) Saïdi (= Saïd ben Habib), voulant se rendre au Lualaba, fut attaqué à Kwanda par un chef baluba, Kilolotamboi (*kilolo* Tambwe). Il eut son jeune frère tué (LIVINGSTONE, I, p. 357: « his elder brother Salem ben Habib ») et fut complètement dévalisé, perdant ses biens et ses femmes. Encouragé par ce succès, le téméraire chef baluba osa déclarer la guerre à Msiri. Il fut battu à son tour, dut s'enfuir, laissant tout son butin entre les mains des Basanga. Peu de temps après Saïdi envahit le pays de Kilolotamboi, le tua et mit le pays à sac. Il emmena une telle quantité de femmes et d'esclaves que, devenu très riche, il abandonna le pays et retourna à Zanzibar » (E. VERDICK, *Msiri, roi du Katanga (1860-1891)*, dans *La Belgique Coloniale*, VII (1902), p. 401; ID., *Les premiers jours au Katanga*, Bruxelles, 1952, pp. 37-38). « Msiri fit la conquête de la rive droite du Lualaba, établit un résident... au lac Kabamba (Mulanga) » (*sic*, pour Mulongo). Le retour victorieux de Saïd ben Habib est confirmé par Livingstone: « 1st November, 1868: ... we are waiting till Syde comes up... he has an enormous number of tusks and bars of copper... 2nd November. News came yesterday from Mpweto's that twenty-one slaves had run away from Syde bin Habib at one time: they were Rua people, and out of chains as they were considered safe when fairly over the Lualaba... they were not all bought, nor has the copper and ivory come at by fair means; the murder of his brother was a good excuse for plunder, murder and capture. Syde bin Habib is said to have amassed 150 frasilahs of ivory = 5250 lbs., and 300 frasilahs of copper = 10,500 lbs. » (LIVINGSTONE, I, 336-337). De toutes ces données, nous concluons que le Mulongo Tambwe et le Mulongo Kasanga, mentionnés plus loin (*Maisba*, § 72-77) étaient ses « fils », se disputant la succession. « L'un de ses premiers voyages (de T.T.), probablement vers la fin des années cinquante ou au début des années soixante, l'amena en pays Luba, à l'Est du Lualaba. Avec une modeste troupe de vingt hommes, il visita l'installation de Mulongo Tambwe, sans doute au nord du lac Kabamba » (J. VANSINA, *Les anciens royaumes de la savane*, p. 123). T.T. ne voyagea pas « avec une modeste troupe de vingt hommes »; la *Maisba* dit explicitement: « notre caravane était nombreuse; les Arabes, eux, étaient environ vingt ». Or, chaque Arabe était accompagné d'un bon nombre de *pagazis* (porteurs) et *d'askaris* (soldats). Sur la chefferie Mulongo, cfr BOONE, *Carte ethnique*, pp. 45, 47-48; R. LANFANT, *Coutumes juridiques des Baluba de la chefferie Mulongo*, dans *Bull. Jurid. Indig.*, III (1935), 3, pp. 51-57; 4, pp. 78-83.

(19) Sur le commerce de l'ivoire, cfr BURTON, *Lake*, pp. 538-540. « Competition, which among the Arabs is usually somewhat unscrupulous, has driven ivory merchants to regions far west of the Tanganyika » (*Ibid.*, p. 539). Cfr aussi: R.W. BEACHY, *The East African Ivory Trade in the Nineteenth Century*, dans *J.A.H.*, VIII (1967), pp. 269-290; E.D. MOORE, *Ivory, Scourge of Africa*, New York - Londres, 1931. Pour le prix de l'ivoire sur le marché de Zanzibar aux années 1826-1897, cfr N.R. BENNETT, *Studies in East African History*, Boston, 1963, p. 89; F.D. BLYTH, dans LIVINGSTONE, II, pp. 89-91.

(20) Mtowa se trouvait sur la rive occidentale du lac Tanganyika, un peu au nord de la Lukuga. La traversée du lac se faisait habituellement de Ujiji à Mtowa. « Couper le lac d'Ujiji à Mtowa ne présentait pas de grandes difficultés car le trajet pouvait être couvert d'une seule traite en une trentaine d'heures »: F. RE-NAULT, *Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe*, Paris, 1971, I, p. 50.

(21) Mnywa Sere Msabila régna environ deux ans (1859-1860); il fut tué par les Arabes en 1865. Mnywa Sere peut sans doute s'identifier avec « the sultan of Kigwa, one Manwa » mentionné par BURTON, *Lake*, p. 224, le 6 novembre 1857. Kigwa (ou Kigue: SPEKE, *Journal*, p. 82) se trouvait à une journée de

marche à l'est de Tabora; une forêt le séparait du district de l'Unyanyembe. Burton ajoute: « Manwa has taken an active part in the many robberies and murders which have rendered this forest a place of terror and the Arabs have hitherto confined themselves to threats... Manwa is aided and counseled by Mansur, a coast Arab, who horsewhipped out of the society of his countrymen at Kazeh for drunken and disorderly conduct, has become a notorious traitor ». Lors de son remplacement comme chef de l'Unyanyembe par Mkasiwa, Mnywa Sere se réfugia chez son ancien voisin Maura (Maula) de Rubuga. Cfr SPEKE, *Journal*, p. 78. Sur ce Maura: BURTON, *Lake*, pp. 222-223. Selon Speke « Manwa Sera... succeeded the old Sultan Fundi Kira of Unyanyembe, on his death, shortly after the late expedition left Kaze » (SPEKE, *Journal*, p. 9). L'expédition Burton-Speke avait quitté Tabora (Kazeh) le 27 septembre 1858; la mort de Fundi Kira peut donc se dater encore avant la fin de l'année 1858. T.T. attribue à son père un rôle prépondérant dans l'avènement de Mnywa Sere. Ce dernier, dans le récit qu'il fit à Speke le 21 janvier 1861, déclara: « Shortly after you left Kaze for England, my old father, the late chief Fundi Kira died, and by his desire I became lawful chief; for, though the son of a slave girl and not of Fundi Kira's wife, such is the law of inheritance. After assuming the title of chief, I gave presents of ivory to all the Arabs with a liberal hand » (*Ibid.*, p. 77). Nous pensons que Speke a mal compris Mnywa Sere déclarant que Fundi Kira était son « père ». Les présents donnés par Mnywa Sere aux Arabes insinuent qu'il dut son élévation à leur intervention et en premier lieu au père de T.T., le gendre de Fundi Kira. Speke nous décrit Mnywa Sere comme: « as fine a young man as I ever looked upon. He was very handsome » (*Ibid.*, p. 77). Selon A. SHORTER, *Nyungu-ya-mawe, a.c.*, p. 240, Mnywa Sele (Mnywa Sere) était le fils de Mbulula, une cousine germaine de Fundikira.

(22) Selon les dires de Mnywa Sere, rapportés par Speke, Mkasiwa était « another illegitimate son » de Fundi Kira (SPEKE, *Journal*, p. 77). Selon A. SHORTER, *Nyungu-ya-mawe, a.c.*, p. 240, Mkasiwa et Fundi Kira descendaient d'une même arrière-grand-mère, Malwa. Mkasiwa Kiyungi mourut en 1876.

(23) Au sens propre, le terme swahili *boma* désignait une palissade de pieux, de troncs d'arbre, de buissons épineux, servant de fortification aux villages ou aux habitations particulières (KRAPE, *Dictionary*, pp. 27-28). Au sens plus étendu, le terme désignait aussi tout ce qui était compris à l'intérieur de cette palissade; de même que toute fortification, entourée ou non de fossés. Les voyageurs français du siècle passé l'utilisaient comme un substantif masculin. P. BRIART, *Les fortifications indigènes au Congo*, dans *Le Congo Illustré*, IV (1895), pp. 12-14, 22-24, 28-30; Anon., *Les Bomas arabes* dans *La Belgique Coloniale*, I (1895), pp. 234-236.

(24) Uriakuru est la graphie arabe de Ulyankuru, la région située sur la rive méridionale de la rivière Igombe, au nord-ouest de Tabora. Selon une déclaration de Mirambo au Dr Southon, de la *London Missionary Society*, le grand-père maternel de Mirambo, du nom de Kibinga, était chef de l'Ulyankuru (R.J. HARVEY, *Mirambo*, dans *T.N.R.*, n° 28 (1950), p. 11). En avril 1878, Mirambo construira une nouvelle résidence « sur l'emplacement de la ville de Ouliankourou » à deux lieues d'Urambo (*A l'Assaut des Pays Nègres*, Paris, 1884, pp. 179-180).

(25) Vers 1860, Mirambo âgé d'une vingtaine d'années était encore un inconnu. Ernest Cambier, membre de la première expédition belge de l'Association Internationale Africaine, séjourna chez Mirambo durant trois mois (septembre - novembre 1878); il déclare que Mirambo avait commencé sa carrière comme « simple petit chef indigène du district de l'Ouhioua » (A.-J. WAUTERS, *Voyages en Afrique*, Bruxelles, s.d., p. 38). Cfr aussi J. BECKER, *La vie en Afrique*, II, pp. 156-179, qui visita Mirambo en février 1882. Sur Mirambo, on consultera, en plus de l'étude de Harvey (note 24), R. FOUQUER, *Mirambo*, Paris, 1966, et les travaux de N.R. BENNETT, *Mirambo of the Nyamwezi*, dans *Studies in East African History*, Boston, 1963, pp. 1-30; *Mirambo of Tanzania, ca. 1840-1884*, New York, 1971.

(26) Après la mort de Seyyid Saïd, sultan de Zanzibar († 19 octobre 1856), Seyyid Bargash se révolta contre le nouveau sultan, Seyyid Majid. S'étant retranché dans sa maison de campagne, nommée « Marseille », située à Machui, à six milles de la ville, il dut finalement se rendre le 7 octobre 1859 et fut déporté à Bombay. Les partisans de Bargash, qui appartenaient surtout à la famille el-Harthi, se réfugièrent sur le continent et beaucoup gagnèrent Tabora. T.T. semble établir un rapport entre leur arrivée à Tabora et l'instauration d'une nouvelle taxe par Mnywa Sere. Ce dernier raconta à Speke, le 2 janvier 1861: « After assuming the title of chief, I gave presents of ivory to all the Arabs with a liberal hand... Then after this I established a property tax on all merchandise that entered my country. Fundi had never done so, but I did not think that any reason why I should not, especially as the Arabs were the only people who lived in my country exempt from taxation... The merchants were living on sufferance only in my country » (SPEKE, *Journal*, p. 77).

(27) La résidence de Mohammed ben Juma, père de T.T., se trouvait à Ituru, dans les environs de Tabora. Une description en est donnée par J. BECKER, *La vie*, II, p. 44.

(28) Selum ben Hamed (Salum ben Hamed: *Maisba*, § 8) est mentionné aussi par Burton à Tabora en novembre-décembre 1857, sous le nom de Sallum bin Hamed (BURTON, *Lake*, p. 258). Il le nomme « the papa of the colony » (*Ibid.*, p. 259).

(29) Sultan ben Ali est mentionné par Livingstone, qui lui rendit visite dans le voisinage de Tabora le 16 avril 1872: « Sultan ben Ali is very hospitable. He is of the Bedawee Arabs, and a famous marksman with his long Arab gun... He is about sixty-five years, black-eyed, six feet high and inclined to stoutness, and his long beard is nearly all grey » (LIVINGSTONE, II, pp. 177-178; Cfr aussi STANLEY, *How I found*, p. 195; *Dark Continent*, I, p. 44. Dodgshun le rencontra également en janvier 1879 (N.R. BENNETT (éd.), *From Zanzibar to Ujiji. The Journal of Arthur W. Dodgshun, 1877-1879*, Boston, 1969, p. 99). Au mois d'août 1881, Becker mentionne: « le vieux Soutlan bin Ali, le seul Arabe survivant de ceux qui, il y a plus de 70 ans, fondèrent la colonie de Tabora » (BECKER, II, p. 29).

(30) Thenei bin Amur est à identifier avec Snay bin Amur el-Harisi, mentionné par Burton et par Speke, car The-nei = S-nay, « for the "th" and "s" in an Arab mouth are confounded in a sound between the two » (COLOMB, *Slave-Catching in the Indian Ocean*, Londres, 1873, p. 117). Cfr aussi thenasara pour shenashara (*Maisba*, § 1). BURTON, *Lake*, p. 227, donne un résumé de sa carrière: « Sixteen years before, he had begun life a confectioner at Maskat, and now he had risen to be one of the wealthiest ivory and slave dealers in Eastern Africa. As his health forbade him to travel, he had become a general agent at Kazeh, where he had built a village containing his store-houses and his depots of cloths and beads, slaves and ivory... He had traveled three times between Unyamwezi and the Coast, besides navigating the great Lake Tanganyika and visiting the northern kingdoms of Karagwah and Uganda. He first entered the country about fifteen years ago (en 1845: cfr *ibid.*, p. 69), when the line of traffic ended at Usanga and Usenga, and he was familiar with the languages, the religion, the manners and the ethnology of the African as with those of his natal Oman. He was a middle-aged man... almost beardless, light-colored, tall, gaunt, and large-limbed ». Cfr *ibid.*, pp. 377, 403, 428. BRODE, *Story*, p. 21, affirme que Thenei (*sic!*) ben Amur était un « Besar, i.e. an Arab from Oman, only not of pure blood, but the issue of the slave caste ». Sur la position sociale des *besar* (enfants de concubine), cfr ABDULAZIZ Y. LODHI, *The Institution of Slavery in Zanzibar and Pemba*, Uppsala, 1973, p. 13. Le 13 mars 1861, Speke apprit que « Sheik Snay » avait été tué lors d'une attaque contre Mzanza, un petit district à dix milles au nord de Useke dans l'Ugogo (SPEKE, *Journal*, pp. 97-98); cfr aussi: *Ibid.*, p. 104; J.A. GRANT, *A Walk across Africa*, Londres, 1864, pp. 52-53. Mohinna ben Sulayman lui succéda comme chef des Arabes (*Ibid.*, p. 71).

(31) Salim ben Sef ben Sleman el-Bahari est nommé Salim Bahari tout court dans *Maisha*, § 143, 153. Son surnom africain était Msopora. Burton rencontra Salim ben Sayf (par erreur il écrit: Sayf bin Salim) le 18 juillet 1857 à Duthumi; il le décrit comme suit: « A Harisi from Birkah, in Oman, he was a tall, thin featured venerable-looking man, whose old age had been hurried on by his constancy to pombebeer... Msopora, as he waggishly was nicknamed by the Wanyamwezi... » (BURTON, *Lake*, pp. 73-74). Le 18 juin 1858, il rencontra de nouveau Salim bin Sayf Msopora à Yombo, à une marche à l'ouest de Tabora, en route pour le lac Tanganyika (*Ibid.*, p. 387). A son arrivée à Tabora, le 24 janvier 1861, Speke apprit que « Salem bin Saif » se trouvait dans l'Ugogo dans le but de mettre fin aux droits de transit excessifs levés sur les caravanes arabes (SPEKE, *Journal*, pp. 75, 88, 169). Livingstone visita Salim ben Sef à Tabora le 19 juillet 1872 (LIVINGSTONE, II, p. 222). Le 15 juillet 1876, Stanley rencontra, à l'embouchure de la Lukuga (rive occidentale du Tanganyika), une caravane d'esclaves appartenant entre autres à « Salim bin Sayf » (STANLEY, *Diaries*, p. 123). En janvier 1879, Dodgshun trouva Salim ben Sef à Tabora (N.R. BENNETT, *From Zanzibar to Ujiji, o.c.*, p. 102); cfr aussi THOMSON, *African Lakes*, II, p. 156 et BECKER, *La vie...*, II, pp. 30-31: « Salim ben Sef, grand propriétaire d'esclaves et cultivant d'immenses plantations de manioc et de froment... C'est l'homme de bonne compagnie et l'amphitryon de la colonie... entretenant un harem complet de 12 femmes ».

(32) Une notice biographique de Musa, surnommé Mzuri (le beau Moïse), se trouve dans BURTON, *Lake*, pp. 423-424. Musulman de la secte Kojah, natif de Surat, il entreprit vers 1825, avec son frère aîné un voyage vers Tabora. Son frère étant mort, il rentra à Zanzibar avec 800 *frasilabs* d'ivoire. Depuis lors, il fit cinq fois le voyage de Tabora à la Côte et plusieurs autres expéditions vers le nord, au royaume de Karagwe. Le 5 novembre 1858, il revint à Tabora avec quantité d'ivoire, mais, pendant son absence, Salim ben Sef Msopora avait volé les 65 *frasilabs* d'ivoire que Musa lui avait confiées. Dans le conflit qui opposa les Arabes à Mnywa Sere, il prit résolument le parti de ce dernier. Après la déposition de Mnywa Sere, les Arabes de Tabora le retinrent longtemps enchaîné; il mourut au début de juin 1861. Cfr SPEKE, *Journal*, pp. 86 et 120; J.A. GRANT, *A Walk across Africa*, Londres, 1864, pp. 48-51; COUPLAND, *Invaders*, pp. 310-311. Sur le rôle des Banians, commerçants hindous originaires de l'Inde, cfr L.W. HOLLINGWORTH, *The Asians of East Africa*, Londres, 1960, pp. 25-27; J.S. MANGAT, *A History of the Asians in East Africa, ca. 1886 to 1945*, Oxford, 1969, pp. 9-10.

(33) Kwihara était un « faubourg » de Tabora, dont Sultan ben Ali était le chef. Livingstone et Stanley y résidèrent ensemble du 18 février au 14 mars 1872. LIVINGSTONE, II, pp. 170-173; STANLEY, *How I found*, pp. 477-497. Cfr F. LONGLAND, *A Note on the Tembe at Kwihara*, dans *T.N.R.*, n° 1 (1936), pp. 84-86; R.B. RICHARDSON, *Livingstone's Tembe at Kwihara, Tabora*, dans *T.N.R.*, n° 9 (1940), p. 68.

(34) *La talumuni wa lumu anfusakum*: citation en arabe du Coran, 14e sourate: Ibrahim, verset 22 (dans l'édition arabe du Caire; 27 dans les traductions des anciens orientalistes). Ce sont les paroles que Satan adresse aux réprouvés. *Le Coran*, trad. fr. E. Montet, Paris (Petite Biblioth. Payot), 1958, t. I, p. 326.

(35) « Taborah, Kouihara, Kouikourou... forment un triangle équilatéral dont Taborah, l'antique Kazeh, est le sommet... Kouikourou, au nord-est, est la résidence du gouverneur arabe et du sultan indigène; Kouihara, au sud, est le lieu choisi par les Européens pour la halte des caravanes... la distance de ces divers points entre eux est de quatre kilomètres. Seul Taborah et Kouikourou sont palissadés, c'est-à-dire réunis en villages compacts, avec enceinte fortifiée. Kouihara, au contraire, se compose de grands tembes isolés... en cas d'attaque, ces demeures ne pourraient se prêter mutuellement aucune assistance » (A. BURDO, *De Zanzibar*, I, p. 304). Telle était la situation de Kwihara en avril 1880; vingt ans plus tôt, l'agglomération n'était pas moins vulnérable.

(36) Le récit que fit Mnywa Sere à Speke, le 7 janvier 1861, s'accorde avec celui de Tippo Tip: « We had a long and tough fight; I killed many of their number, and they killed mine. Eventually they drove me from my palace and placed Mkisiwa (*sic!*) there as chief in my stead... I went to Rubuga and put up with old Maulu there. The Arabs followed, drove me to Nguru and tried to kill Maulu for having fostered me. He, however escaped, but they destroyed his country and followed me down to Nguru. There we fought for many months, until all provisions were exhausted. I... forced my way through their ranks... I have been a wanderer since » (SPEKE, *Journal*, pp. 77-78). Ces données nous permettent de situer le retour de T.T. à Tabora au cours de 1860.

(37) La *frasilah* équivalait à 35 livres ou 17 1/2 kg. Les dollars en usage à Zanzibar étaient les « thaler » de Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche-Hongrie (1740-1780), frappés à Vienne à partir de 1780. M. FISCHER, *Le Thaler de Marie-Thérèse*, Dijon, 1912; COUPLAND, *Invaders*, p. 304.

(38) Ngao était la région côtière au sud de Zanzibar. « The coast to the south of Zanzibar as far as Kilwa... is called Mungao. » Rapport de Rigby, Zanzibar, 1^{er} juillet 1860, dans C.E.B. RUSSELL, *General Rigby Zanzibar and the Slave Trade*, Londres, 1935, p. 326. La localité Kionga se trouvait à l'embouchure du fleuve Rovuma, près du Cap Delgado, et servait de port d'exportation d'esclaves. COUPLAND, *Invaders*, p. 520; H.B. THOMAS, *The Kionga Triangle*, dans *T.N.R.*, n° 31 (1951), pp. 47-50. Sur la découverte du lac Nyasa (Lac Malawi) et son exploitation comme réservoir d'esclaves, cfr COUPLAND, *Invaders*, pp. 305-306, 519.

(39) Mohammed ben Saïd, de son surnom africain Utelezi, appartenait à la famille el-Harhi; il n'est pas à confondre avec Mohammed ben Saïd Bwana Nzige. D'après BRODE, *Story*, 25, Mohammed ben Masud avait été associé à Mohammed ben Saïd el-Harhi, mais ce dernier avait gaspillé tous les profits, sans rien laisser à son ami. Plus tard, Mohammed ben Saïd prendra la route du Congo; il y est signalé en 1888 par JAMESON, pp. 126, 214 comme « Sheikh Mohammed bin Saïd », et par WARD, *Five Years*, pp. 265-266, comme « old Mohammed bin Seid Bwana Makubwa; he knew Livingstone at Tabora ». Cette information est exacte: Livingstone rencontra « Mohammed ben Seyde (Seyed) » fin juin 1872 (LIVINGSTONE, II, pp. 202-204). *Le Congo Illustré*, III (1894), p. 18, le présente comme suit: « Mohammed ben Saïdi, dit Massawa. Habite dans l'île de Kisangani. Arabe blanc. Le plus âgé des Arabes du Congo; on lui donne au delà de 80 ans et on l'appelle pour cela Bwana-Nkuboi (le patriarche). Est entouré d'un très grand respect, et, bien que sujet de Tippo-Tip est respecté de lui. A un poste à Yarikombi sur le Congo et à Yangika (entre la Mbura et Unaria). 1.000 fusils ». La liste de Lerman le dit: « Mohammed ben Saïdi (Massawa), very old and respected chief, nicknamed "Komba". Priest and very rich. Now in Katanga washing gold » (LOPASIC, *Lerman*, p. 145).

(40) « From Brava to Magadasha, the coast is called "El Benadir" or "the Ports" »: rapport du consul Rigby, 1^{er} juillet 1860, dans C.E.B. RUSSELL, *General Rigby, Zanzibar and the Slave Trade*, Londres, 1935, p. 326. Le Benadir ou la côte de Somalie comptait plusieurs colonies arabes: Kismayu, Barawa, Merka, Mogadishu, Warsheikh. Pour une description quelque peu postérieure (1878), cfr G. REVOIL, *Voyage au Cap des Aromates*, Paris, 1880. Notons en passant que Whiteley a omis de traduire une partie de la phrase (nous la mettons entre parenthèses): *yee alikwenda Ngao Kionga (kwa jeema yake Muhammed bin Saïd Utelezi la lakabi. Akasafari Muhammed bin Masud, buenda Ngao) na Nyasa. Akarudi kuenda Benadir*. Ainsi la traduction anglaise ne fait pas état de l'association de Mohammed ben Masud avec Mohammed ben Saïd. Le frère de T.T. faisait sans doute le trafic d'esclaves: du lac Nyasa, il les amenait au Ngao et de là, aux colonies arabes du Benadir.

NOTES AU CHAPITRE II

(41) Selim ben Mohammed, l'informateur de Ward, distingue nettement ce premier voyage de T.T. du précédent (avec son père) et du suivant (avec son frère, Mohammed ben Masud: « He then commenced business on his own account, and being tolerably well off, was able to gather together one hundred fighting men and equip them. With four hundred natives loaded with merchandise he came into the interior, trading cloth and beads for ivory and slaves. He reached... Ruemba... then made his way back to Zanzibar » (WARD, *Five Years*, pp. 174-175). Thomson fut le premier Européen à visiter la région de Mahenge (juillet 1879). Il la décrit assez longuement: THOMSON, *African Lakes*, I, pp. 176-198; R.I. ROTBERG, *Joseph Thomson and the Exploration of Africa*, New York, 1971, pp. 59-62. Selon cet explorateur, Mahenge « occupies a very acute angle, formed by the Ruaha and Uragna (= Kilombero), which constitute its boundaries to the north, east and south, while the edge of the plateau marks its termination in the westward direction » (*African Lakes*, I, p. 187). Le chef-lieu était Mkomokero (peut-être l'actuelle Ifakara). A Paliogoalina, à trois jours de Mkomokero, Thomson rencontra un vieux chef qui affirmait avoir été autrefois le chef de tout Mahenge (*Ibid.*, I, pp. 193-194). Peut-être était-il le chef visité par Tippo Tip. Thomson apprit qu'autrefois les éléphants étaient particulièrement abondants dans la région (*Ibid.*, I, pp. 177).

(42) Comme les Wayao, Wangoni et Wahehe, les Mafiti appartenaient à la famille des Zulu, venue du sud-est de l'Afrique. Les Mafiti s'étaient établis au nord du Zambèse. « A great raid of Maviti from the west side of Nyassa, swept... across the plateau of Ubena and Uhehe into the valley of the Rufiji and up to the very gates of Kilwa... On their return towards Nyassa a few of the tribe appear to have remained behind in Mahenge; the people of which they taught the mode of warfare practised by the Maviti » (THOMSON, *African Lakes*, I, p. 188). Lors de la rébellion arabe de Bushir ben Salim (1888), les Mafitis se joignirent à lui. R. SCHMIDT, *Geschichte des Araberaufstandes*, pp. 141-149: Bushiri und die Mafiti.

(43) Les pays des Wahehe s'étendaient au sud de l'Ugogo, à l'ouest de Mahenge. BURTON, *Lake*, pp. 172-173. Thomson visita la contrée en août-septembre 1879; il la décrit extensivement (THOMSON, *African Lakes*, I, pp. 212-228; 234-241) et donne également une histoire sommaire des Wahehe (*Ibid.*, I, pp. 229-234). R.I. ROTBERG, *J. Thomson*, pp. 64-69. Pour la victoire des Wahehe sur un corps expéditionnaire allemand à Lula Rugaro, le 16 août 1891, cfr R. SCHMIDT, *Geschichte des Araberaufstandes*, pp. 307-311. Cfr aussi E. NIGMANN, *Die Wahehe*, Berlin, 1908; A. REDMAYNE, *The Hehe*, dans ROBERTS, *Tanzania before 1900*, pp. 37-58.

(44) Elton qui visita l'endroit en novembre 1876 donne à la fois la graphie Mtengera (ELTON, pp. 338-339, 359) et Mtengura (*ibid.*, pp. 345, 347, 355). THOMSON, I, p. 246, le nomme: Utengula. Mtengera, la résidence de Merere, le grand chef des Warori (Wasangu), était située sur la rivière Uranga (Ranga), affluent du Rufiji. Vers 1867-1869, Machinga, un chef des Wahehe, envahit l'Urori. Merere incendia sa capitale pour qu'elle ne tombe pas aux mains de l'ennemi, et se retira sur le plateau au nord du lac Nyasa où il construisit une nouvelle ville palissadée, Utengure, dans l'Usafa. VELTEN, pp. 70-75.

(45) En quittant Zanzibar, T.T. avait emporté des marchandises pour une valeur de 1.000 dollars. Celles-ci étant échangées contre l'ivoire, T.T. ne voulut pas rejoindre la Côte mais continua ses échanges fructueux. T.T. ne donne pas le nom de l'Arabe à qui il emprunta des articles d'échange pour une valeur de 4 à 7.000 dollars. Lors de son passage à l'emplacement de l'ancienne capitale de Merere, Elton y trouva encore le mât du drapeau de Slemam ben Abed, résidant à Mtengera (ELTON, pp. 344, 368). En outre, un autre Arabe, un certain Salim, y demeurait (*Ibid.*, p. 359). C'est peut-être à un de ses deux que T.T. fit l'emprunt. Il était assez rare qu'un Arabe emprunte à un Arabe (cfr A. SMITH, *The*

Southern Section of the Interior, 1840-1884, dans R. OLIVER - G. MATHEW (éds.), *History of East Africa*, Oxford, 1963, I, pp. 273-275).

(46) L'Urori se trouvait au sud de l'Ugogo et à l'ouest des Wahehe et des Wabena. Les habitants sont nommés Warori ou Wasangu. STANLEY, *Despatches*, pp. 38, 144-146 et *passim*; ELTON, pp. 334-364; HEESE, *Sitte und Brauche der Sango*, dans *Archiv für Anthropologie*, XII (1913), pp. 134-146.

(47) Ufipa est situé au sud-est du lac Tanganyika. THOMSON, *African Lakes*, II, pp. 215-229; J.B. WOLF, *Missionary to Tanganyika, 1877-1888. The Writings of Edward Cood Hore*, Londres, 1970, p. 148; G.R. WILLIS, *The Fipa and Related Peoples of South-West Tanzania and Nord-East Zambia*, Londres, 1966; G.D. POOPLEWELL, *Notes on the Fipa*, dans T.N.R., n° 3 (1937), pp. 99-105. R.G. WILLIS, *The Fipa*, dans A. ROBERTS, *Tanzania before 1900*, pp. 82-95.

(48) Unyamwanga se trouve au sud du lac Rukwa. Thomson qui traversa la région en octobre 1879, annote: « About Inyamwanga and its people we need say nothing, as they present no particularities worth noticing » (THOMSON, *African Lakes*, I, p. 299; cfr *ibid.*, I, pp. 293-302). En 1890, le village de Chikanamalira, chef suprême des Wanyamwanga, se trouvait sur la rivière Mkana, au nord de Mwenzo (à mi-chemin entre le Tanganyika et le Ngara); A. SHARPE, *A Journey to Garenganze*, dans *Proceedings R.G.S.*, XIV (1892), p. 46. C. ST. JOHN, *Kazembe and the Tanganyika-Nyasa Corridor, a.c.*, pp. 207, 222.

(49) Ruemba est la région des Wabemba; Livingstone l'appelle Lobembe: « On leaving Lobemba, we entered Ulungu » (LIVINGSTONE, I, p. 255; aussi: *ibid.*, I, pp. 195-199). Thomson semble avoir suivi la route empruntée par T.T.; se rendant d'Inyamwanga à Ulungu, il signale « the Uembe mountains » (THOMSON, *African Lakes*, I, pp. 302-304). Cfr infra: *Maisba*, § 33. Ruemba, pays des Babemba, n'est pas à confondre avec Ruemba, pays des Baluba-Hemba, au sud-ouest du lac Tanganyika. Cfr E. TRIVIER, *Mon voyage au continent noir*, Paris-Bordeaux, 1891, pp. 268-270: Rouemba.

(50) L'Ulungu s'étendait au sud du lac Tanganyika. La région fut visitée par Livingstone en mars-avril 1867 (LIVINGSTONE, I, pp. 201, 204, 255) et par Thomson en novembre 1879 (*African Lakes*, I, pp. 304-320), et en avril 1880 (*Ibid.*, II, pp. 209-215). Cfr aussi J.B. WOLF, *Missionary to Tanganyika*, pp. 147-148; A. SWANN, *Fighting the Slave-Hunters in Central Africa*, Londres, 1910, p. 89.

(51) Sur les Wazaramo, une des tribus de l'arrière-pays de Dar es Salaam, entre le Kingani au nord et le Rufiji au sud, cfr BURTON, *Lake*, pp. 56-66; 88-96; THOMSON, *African Lakes*, I, pp. 135-143; V. GIRAUD, *Les lacs de l'Afrique Equatoriale*, Paris, 1890, pp. 52-55; *A l'assaut*, p. 75; MTORO BIN MWENYI BAKARI, *Mitteilungen über das Land Usaramu nebst Sitten und Gebräuchen der Wazaramu*, dans C. VELTEN, *Schilderungen der Wasuabeli*, Göttingen, 1901, pp. 226-276.

NOTES AU CHAPITRE III

(52) « After about two years, during which time he gathered a large force around him, he again entered Africa, with the intention of making a "big haul". He was this time accompanied by a step-brother, named Mohammed ben Masod... Arriving at Ruemba, he met Dr. Livingstone » (WARD, *Five Years*, p. 176). Le cours d'eau Mbezi se jette dans l'Océan Indien à Bosa au sud de Dar es Salaam. BURTON, *Zanzibar*, II, p. 334: « the little Mbwezi river ». ELTON, p. 72 (carte) et p. 77, le nomme « Beze River ». Mkamba était un village important au sud-ouest, à 35 milles (à vol d'oiseau) de Dar es Salaam. Parti de ce centre le 19 juillet 1879, Thomson arriva à Mkamba le 28 du même mois. (THOMSON, *African Lakes*, I, pp. 105-106 et carte). T.T. semble avoir suivi d'abord la fameuse route des caravanes d'esclaves, reliant Kilwa à Dar es Salaam.

(53) Le fleuve Rufiji se jette dans l'Océan Indien en face de l'île de Mafia. BURTON, *Lake*, p. 41 et *passim*; STANLEY, *Despatches*, pp. 129-133; 137-149; 466-468. R. DE LA BAKER, *The Rufiji River*, dans *T.N.R.*, n° 4 (1937), pp. 10-16; ID. *The Delta of the Rufiji River*, dans *T.N.R.*, n° 2 (1936), pp. 1-6.

(54) Ndengereko est le nom d'une tribu habitant les bords du Rufiji. Cfr STANLEY, *Despatches*, p. 141, n° 9. H.F. VON BEHR, *Am Rufiji*, dans *Deutsche Kolonialzeitung*, V (1892), pp. 139-143.

(55) Selon les circonstances de lieu et de temps, T.T. recevra divers surnoms africains. D'après KRAPF, *Dictionary*, p. 150, *kingugwa* signifie hyène (au pelage fauve tacheté de brun), mais dans la langue des Wazaramo ce terme signifiait sans doute léopard.

(56) Les fourches qui serraient le cou des captifs étaient surtout employées pour les jeunes gens, plus enclins à s'évader; elles étaient simples ou doubles; dans ce dernier cas, chaque extrémité serrait le cou d'un esclave. Cfr D. CAMPBELL, *In the Heart of Bantuland*, p. 28. Sur le « slave-stick » ou « taming stick », qui généralement pesait de 30 à 40 livres et duquel on ne pouvait se libérer, cfr note de H. Waller dans LIVINGSTONE, II, p. 94; BECKER, *La vie*, II, pp. 198-199; ARNOT, *Garenganze*, p. 205.

(57) Zerere se trouvait sur le cours supérieur du fleuve Mgasi. ELTON, p. 72 (carte), donne la graphie Zerere.

(58) La région de Kwale se trouvait au sud de Dar es Salaam, en face de l'île de Kwale. Cfr ELTON, p. 72 (carte). Sur l'île de Kwale, cfr STANLEY, *Despatches*, pp. 136-137. BURTON, *Zanzibar*, II, p. 335, a: Khwale.

(59) Il nous semble que le Banian « Hila » (translittération erronée pour Lila?) peut-être identifié avec l'Indien chez qui Thomson fit ses achats à Zanzibar en janvier 1879: « we proceeded to the shop of a Hindu named Essa-Lila, one of the most extensive merchants in Zanzibar. In a few hours we had spent nearly 500 £ in cloth, beads, wire » (THOMSON, *African Lakes*, I, p. 96). J.S. MANGAT, *A History of the Asians*, pp. 18, 21, le nomme Nasser Lillani.

(60) Le surnom africain de Mohammed ben Masud s'écrit aussi Komba-Komba. Cfr N.R. BENNETT, *Captain Storms in Tanganyika, 1882-1885*, dans *T.N.R.*, n° 54 (1960), pp. 54-55. « Kumba Kumba took his name from the number of captives he gathered in his train... it might be translated: the collector of people »: H. Waller dans LIVINGSTONE, I, p. 230, note; cfr aussi: *ibid.*, II, pp. 331-333. Selim ben Mohammed, l'informateur de Ward, donne comme interprétation: « Kumba-Kumba i.e. one who gathers together » (WARD, *Five Years*, p. 176). Livingstone mentionne Kumba-Kumba en décembre 1872 (LIVINGSTONE, II, pp. 253, 255). Il résida à Tabwa (Itawa) de 1870 à 1886 (WARD, l.c.). Cfr GLEERUP, *A Journey*, p. 146. M. WRIGHT - P. LARY, *Swahili Settlements in Northern Zambia and Malawi*, dans *A.H.S.*, IV (1971), pp. 555-556.

(61) « They (T.T. et ses congénères) first proceeded to Mereri or Nsangu, a large Swahili settlement under Said Hamisi Waluta (Kenena) » (ROBERTS, *History of Abdullah bin Suliman*, p. 249). Merere était le titre du chef suprême des Warori (Wasangu). Le Merere visité par T.T. vers 1866 était Towela Mahamba, petit-fils et successeur de Munyigumba (Mui Gumbi: BURTON, *Lake*, p. 454). Vers 1875, les Wahehe lui infligèrent une défaite écrasante et il s'enfuit à Kiwele et Ubungu; cependant en 1877, il rentra en Usangu. Towela Mahamba mourut en 1893. A. SHORTER, *Chiefs in Western Tanzania. A Political History of the Kimbu*, Oxford, 1972, pp. 266-269; M. WRIGHT, *Chief Merere and the Germans*, dans *T.N.R.*, n° 69 (1968), pp. 41-49. L'Arabe « Said Hamisi Waluta Kenena », établi chez le Merere, n'est autre que le *seyyid* Khamis Wad Mtaa, surnommé Kinena. Cfr note 87. C'est de ce Khamis que Livingstone, le 28 juin 1867, reçut les informations suivantes: « The Wasongo (*sic*, pour Wasango) seem very much like Zulus; they go naked and have prodigious numbers of cattle, which occupy the same huts with their owners. Merere is very liberal with his cattle... there is no rice, but maize and maëre. Hamees (Khamis Wad Mtaa)

left the people to cultivate rice. Merere had plenty of ivory when the Arabs came first, but now he has none » (LIVINGSTONE, I, p. 218; II, p. 234). Ces informations confirment celles obtenues par Burton de « Sulayman bin Rashid el Riami, a coast Arab » qui fut « accompanied by a Msawahili Mohammed bin Gharib », lors de son voyage en Ubena (BURTON, *Lake*, pp. 453-456). Sur la nouvelle capitale construite par le Merere au pied des collines Poroto, cfr ELTON, pp. 345-364 (novembre 1877); portrait du Merere: *ibid.*, p. 361. Cfr aussi THOMSON, *African Lakes*, I, pp. 232-234; GIRAUD, pp. 112, 155-157. C. GILLMANN, *An Annotated List of Ancient and Modern Indigenous Stone Structures of East Africa*, dans T.N.R., n° 17 (1944), pp. 45-46: les murailles du Merere.

(62) Par discrétion, T.T. ne donne pas le nom de ce jeune homme, car, comme il le dira (*Maisha*, § 35), celui-ci gaspilla la fortune qui lui avait été confiée.

(63) Les Wangwana ou Waswahili étaient des hommes libres de la région côtière, descendants, à tout degré, de parents afro-asiatiques; constituant « un mélange des mélanges », ils possédaient une langue commune, le swahili, langue bantoue ayant fortement subi l'influence de l'arabe. COUPLAND, *Invaders*, p. 11. Stanley (*Dark Continent*, I, pp. 46-52) et d'autres voyageurs ont la graphie Wangwana; BRODE et WHITELEY écrivent Waungwana; LIVINGSTONE, I, p. 236, donne Malongwana. Cfr KRAPE, *Dictionary*, p. 406: *muungwana*: a free man, opposé à *tumua*: slave. T.T. distingue les Waungwana, les hommes libres qui l'accompagnaient, des *watu wetu*, nos hommes, c.-à-d. nos esclaves. Les gens de l'intérieur du continent ne faisaient guère de distinction entre les divers hommes au service des Arabes de Zanzibar ou de la Côte et appliquaient le nom de Wangwana aussi à leurs esclaves. Au Congo, les auxiliaires indigènes des Arabes étaient souvent désignés sous le nom de Matambatamba. Parmi les « frères » qui accompagnaient également T.T., il y avait Juma ben Sef (cfr note 135), Abdallah ben Sleman (cfr note 536), Said ben Sef (cfr note 80) et Said ben Khalfan (cfr note 100). (ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman*, p. 249).

(64) Mwamba était le titre héréditaire des chefs d'Ituna; d'environ 1845 à 1883, le titre de Mwamba fut porté par Chilesheye Kapalaula, frère du Kitimukulu Kitapankwa; le fils de sa sœur, nommé Mubanga Kipoya lui succéda comme Mwamba jusqu'à sa mort en 1898. ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman*, p. 267. Le 23 février 1867, Livingstone arriva près du village de Mwamba, sur la rive gauche de la Merenge. « The village is surrounded with a stockade and a dry ditch some fifteen or twenty feet wide, and as many deep » (LIVINGSTONE, I, p. 197). Le missionnaire-explorateur, qui y resta trois jours, décrit Mwamba comme « a big, stout, public-house-looking person, with a slight outward cast in his left eye, but intelligent and hearty » (*Ibid.*, I, p. 197). « A great deal of copper-wire is here made... they make very fine wire, and it is used chiefly as leglets and anklets... the copper comes from Katanga » (*Ibid.*, I, p. 198). GIRAUD, p. 256, apprend que Mwamba, maître de l'Ituna et un des chefs les plus redoutés des Babemba, mourut vers juin 1883. Mais A. TWEEDIE, *Towards a History of the Bemba from Oral Tradition*, dans E. STOKES-R. BROWN (éds.), *The Zambesian Past*, Manchester, 1969, pp. 220-221; fig. 9, donne: Mwamba II (1859-1887). Son successeur, Cisala « Mubanga Chipoya » mourut le 24 octobre 1898. Cfr PINEAU, *Evêque-Roi des Brigands*, p. 191; VERDICK, *Les premiers jours*, p. 42. A. ROBERTS, *The Nineteenth Century in Zambia*, dans T.O. RANGER (éd.), *Aspects of Central African History*, Londres, 1968, p. 91.

(65) Ketimkara Mtuka: il s'agit du chef suprême des Wabemba; celui-ci portait le titre honorifique Kétimkuru (selon GIRAUD, pp. 250-271) ou Kiti mukulu (que Brode a mal translittéré en Ketimkara). Kiti était le nom de l'ancêtre-fondateur des Wabemba, *mukulu* signifie aîné, grand; le titre Kiti mukulu fut aussi appliqué à ses successeurs. Sur le « Chitimukulu, roi des Bemba », cfr aussi A.C.P. GAMITTO, *King Kazembe*, trad. angl. de I. Cunnisson, Lisbonne, 1960, I, pp. 178, 201; II, 110, 148, 159, 193. Du 31 janvier au 20 février 1867, Livingstone résida à Malemba, le village du chef suprême des Babemba (Abemba),

nommé Chitapangwa ou Motoka (LIVINGSTONE, I, pp. 184-195). Le Motoka de Livingstone n'est autre que le Mtuka de T.T. Livingstone confirme T.T. quant à la parenté entre Mwamba et Mtuka: « his brother Meamba » (*Ibid.*, I, p. 189). Il nous décrit Chitapangwa (Kitapankwa) ou Motoko (Mtuka) comme ayant « a fat jolly face and legs loaded with brass and copper leglets » (*ibid.*, I, p. 186) et ajoute: « We found a small party of black Arab slave-traders here from Bagamoyo on the coast ». Kitapankwa (ou Mtuka), vers le milieu de 1872, mit le siège devant Zombe, à la pointe sud-est du Tanganyika, mais après trois mois, il dut se retirer (LIVINGSTONE, II, pp. 248, 252; nous identifions ce « M'toka » avec Kitapankwa Motoka). Selon GIRAUD, p. 263, Kitapankwa mourut en juillet 1883; son successeur fut Sampa Kapalapashya (1883-1896), le trentième Kitimukulu (PINEAU, *Evêque-Roi...*, p. 149) et le frère de Kitapankwa, GIRAUD, p. 275, le nomme: « Zapāra, frère de Kétimkuru ». M. GLUCKMANN, *Succession and Civil War among the Bemba*, dans *The Rhodes-Livingstone Journal*, n° 16 (1954), pp. 6-25. Cfr aussi SWANN, *Fighting the Slave-Hunters*, p. 119; CAMPBELL, *In the Heart of Bantuland*, p. 296; A. ROBERTS, *Chronology of the Bemba (N.E. Zambia)*, dans *J.A.H.*, XI (1970) 2, pp. 221-240; A. TWEEDIE, *Towards a History, l.c.*, situe le règne de Kitimukulu III Kipankwa entre les années 1866-1887.

(66) Samu est une translittération défectueuse de BRODE, pour Sama (Nsama), le chef de la région d'Itawa (Itabwa), sur la rive occidentale du Tanganyika, au sud du Marungu. Nous sommes assez bien renseignés sur la pénétration arabe dans cette région. BURTON, *Lake*, p. 375, apprit que déjà en 1841-1842, une expédition arabe venue d'Ujiji, fut anéantie par « Nsama ou Kipyoka ». Il s'agit de Nsama III Chipili Chipioka (cfr M. WRIGHT - P. LARY, *Swabali Settlements in Northern Zambia and Malawi*, dans *A.H.S.*, IV (1971) 3, pp. 547-573, surtout pp. 552-558). Livingstone raconte les démêlés des Arabes avec ce Nsama III, résultant dans la mort de ce dernier vers 1870 (LIVINGSTONE, I, pp. 208-233). Le Nsama V Kafimbi, successeur de Nsama IV Kitandula, fut visité par Livingstone le 8 décembre 1872 (*Ibid.*, II, pp. 253-255). GIRAUD, pp. 417-420, en novembre 1883, visita la capitale d'Itawa, mais il ne réussit pas à voir le Nsama; il le nomme Kafimbi et l'identifie avec le Kafimbi de Livingstone. Sur les Tabwas, cfr BOONE, *Carte ethnique*, pp. 220-223. « After spending some time at Mwamba's, they asked for a guide to take them on to the Itawa country in order to trade there for ivory which was rumoured to be in abundance. Mwamba, desiring the Arabs to remain and trade in the Awemba country, refused to provide a guide and attempted in many ways to dissuade them from leaving his territory. The leaders, however, persisted in their design and eventually departed without guides. They arrived at Kaoma in the Walungu country, where the chief gave them the guides they required » (ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman*, p. 249).

(67) *Ameva W'darabu... na Wabisar na watu wa mrima*. BRODE traduit Wabisar par: Besars; WHITELEY garde le terme: Wabisar. Selon BRODE, p. 186, n° 7, les Bisars ou Besars étaient des Arabes originaires d'Oman, issus non d'Arabes libres, mais de la classe des esclaves; ils occupaient un rang subordonné par rapport aux purs Arabes (*qubail*). Cfr aussi note 30.

(68) Tippo Tip rencontra Amer ben Saïd esh-Shaksi à Miriro sur la rive occidentale du Tanganyika; cfr infra *Maisha*, § 27. Amer ben Saïd esh-Shaksi fut aussi le principal informateur de Burton sur la défaite infligée aux Arabes par le Nsama III Kipyoka (en 1841-1842?). Il le présente à Tabora, en septembre 1858, comme: « Amayr bin Saïd el Shaksi, a sturdy old merchant from Oman, who, wrecked about twelve years ago on that part of the coast (rive occidentale du Tanganyika), had spent five months with the people, living on roots and grasses » (BURTON, *Lake*, p. 374). Pour ses entretiens avec Burton: *ibid.*, pp. 377, 426. C'est le même Amer ben Saïd que Thomson trouva établi à Sumbi (Cameron's Bay) en novembre 1879: « we camped at a place called Sumbi, the large settlement of an Mlima Arab... The Mlima Arab at the head of the settlement of Sumbi had been many years in the country, and being deeply in debt at the coast, could not return till he had amassed sufficient ivory to pay his creditors. He had come to

Itawa... by a somewhat unusual route, having passed through Khutu to Mahenge, then struck west through Urori and Fipa to Tanganyika, crossing by canoes to Pamlo, the chief town of Itawa, from which after staying a few years, he had removed to Sumbi» (THOMSON, *African Lakes*, II, pp. 21-22). La route de Amer ben Saïd est celle que suivit T.T. lors de son deuxième voyage. CAMERON (I, p. 292), en avril 1874, trouva à Pamlo « one Mrima man who left Bagamoyo soon after us and Unyanyembe at the same time. He came direct here by crossing the lake at Makakomo's, and had arrived about a month ». Ayant quitté Bagamoyo en mars 1873 et Tabora le 27 novembre, Cameron arriva à Pamlo en avril 1874. Nous croyons que l'Arabe, mentionné par Cameron, est toujours le même Amer ben Saïd de retour de son voyage à la Côte, longtemps différé. En avril (?) 1867, T.T. le trouva encore établi à Miriro. Cfr *Maisba*, § 27.

(69) Selon le récit de Amer ben Saïd à Burton, l'expédition se trouvait sous le commandement de Mohammed ben Saleh en-Nabhani et de Sulayman ben Nasir; elle comprenait 200 esclaves armés et quatre Arabes auxiliaires: Abd el Al, Ibn Habib, Nasir, Rashid bin Salim el-Harsi. (BURTON, *Lake*, p. 375; la traduction française de H. Loreau: *Voyage aux Grands Lacs de l'Afrique Orientale par le capitaine Burton*, Paris, 1862, p. 484 omet les noms de ces « quatre sous-chefs »). Dans son récit à T.T., Amer ben Saïd nomme aussi en premier lieu Mohammed ben Saleh en-Nabhani. Lorsque Livingstone arriva chez le Kazembe le 21 novembre 1867, il y trouva le même Mohammed ben Saleh dans une demi-captivité (LIVINGSTONE, I, p. 247), mais dans la suite il obtint du Kazembe sa remise en liberté. Arrivé à Ujiji en mars 1869, ensemble avec son libérateur, Mohammed ben Saleh y devint un des chefs de la communauté arabe (STANLEY, *Despatches*, p. 108; *How I found...*, p. 368). En février 1874, Cameron reçut de ses mains divers papiers de Livingstone; Mohammed ben Saleh résidait alors à Kwele, le quartier principal d'Ujiji (CAMERON, I, pp. 238-241). Lors de son arrivée à Ujiji, le 27 mai 1876, Stanley apprit que Mohammed ben Saleh était décédé (STANLEY, *Dark Continent*, I, p. 509). Selon *Maisba*, § 32, il était apparenté au père de T.T. Son surnom swahili était Mpamari « which means: give me wealth, or goods » (LIVINGSTONE, I, pp. 281, 292-293). Ce surnom est sans doute à mettre en rapport avec la défaite infligée par le Nsama à Mohammed ben Saleh. A son retour chez le Kazembe, il voulait emprunter des articles d'échange qui lui permettraient de reconstituer sa fortune par l'achat d'ivoire; à cet effet, il répétait: « donnez-moi (*m-pa*) des marchandises (*mali*). Selon I. CUNNISON, *Kazembe and the Arabs to 1870*, p. 228, Mohammed ben Saleh se trouvait chez le Kazembe en 1831, lorsque y arrivèrent Monteiro et Gamito. Il nous semble que Cunnison interprète erronément un passage de LIVINGSTONE, I, p. 294, 6 mai 1868: « On asking the present occupant of the office, why Monteiro's goods were taken away from him, he replied... Mohamad bin Saleh was present and he says that Monteiro's statement is false ». Nous interprétons ce passage comme suit: Livingstone interrogea le Kazembe Muonga Sunkutu (1862-1868) et Mohammed ben Saleh était présent à cet entretien. Ce dernier avait pu obtenir ses informations au sujet de Monteiro, soit de son propre père (« the first to open up this country to trade with the Arabs »; *ibid.*, I, p. 277) soit de Kapika (encore vivant en 1868), qui accompagna Monteiro à Tete, Sena et Quilimane (*ibid.*, I, p. 294). Le père de Mohammed ben Saleh était peut-être un des deux Swahilis qui se trouvaient chez le Kazembe le 19 novembre 1831 (GAMITO, *O Muata Cazembe*, Lisbonne, 1937, II, p. 27). Selon MWATA KAZEMBE XIV, *Historical Traditions of the Eastern Lunda*, trad. angl. I. Cunnison, Lusaka, 1962, p. 87: « Muonga Sunkutu fought and defeated Nsama », mais Livingstone rapporte, le 13 mai 1868, au sujet de Mohammed ben Saleh: « He went to fight Nsama with Muonga, and was wounded in the foot and routed » (LIVINGSTONE, I, p. 297). Cette note de Livingstone semble confondre la défaite infligée aux Arabes par le Nsama III Kipyoka vers 1846 et la victoire, vers 1860, du Kazembe Muonga sur le Nsama. Livingstone remarque lui-même: « It is difficult to get at the truth, for Mohammed or Mpamari never tells the whole truth ». F. DEBENHAM, *The Way to Ilala*, Londres, 1955, p. 266, note,

confond Mohammed ben Saleh avec Mohammed ben Gharib (Bogharib). Cfr aussi note 102.

(70) *Habib ben Hamed wa Hamed bin Abdallah el Murjebijun*. BRODE: ... die beiden Murjebi; WHITELEY: ... both el Murjebi. Nous n'avons pas rencontré ailleurs Habib ben Hamed el-Murjebi. Le 27 janvier 1857, Burton rencontra à Tanga un certain « Hammed bin Abdillah » (BURTON, *Zanzibar*, II, p. 121). De son côté, en juillet 1876, Elton mentionne un certain « Hummadi bin Abdallah », établi à Shambala (ELTON, pp. 177, 186-187). Nous ignorons si on peut identifier ces personnages avec Hamed ben Abdallah el-Murjebi.

(71) Mohammed ben Arif el-Maamri n'est pas mentionné dans le récit de Amer ben Saïd, tel que le rapporte BURTON, *Lake*, p. 375. Nous croyons pouvoir l'identifier avec Mohammed ben Gharib, rencontré par Burton, le 17 janvier 1859, à Zungomero, en route pour l'intérieur. Déjà en juin 1857, Mohammed ben Gharib avait entrepris une expédition qui l'avait conduit jusqu'en Ubena (BURTON, *Lake*, pp. 453-454). Il est mentionné fréquemment par Livingstone (*Last Journals*, I, pp. 248, 273-274 et *passim*); par Stanley (*Despatches*, p. 316); par Cameron (*Across Africa*, I, p. 309). Livingstone donne la graphie: Mohammed Bogharib; Hore donne à la fois celle de Mohammed ben Gharib (*Tanganyika*, pp. 117-118) et celle de Mohammed Bogharib (*Missionary to Tanganyika*, p. 128). D.P. JONES, *After Livingstone*, pp. 26-27 rapporte que Livingstone lui envoya un fusil en reconnaissance de l'aide reçue de sa part. Il mourut vers 1886, si endetté qu'il n'avait pas osé retourner à la Côte.

(72) Selon le récit plus précis de Amer ben Saïd à Burton, les Arabes avaient consenti à prêter leur assistance à Mtambara contre le Nsama, dont la résidence se trouvait à une journée de marche. Ils parvinrent à enlever le *boma* d'un frère de Nsama, mais leurs adversaires revinrent à l'attaque et les esclaves des Arabes prirent la fuite. En vain, les Arabes attendirent les renforts de leur allié Mtambara. Vainqueur, Nsama s'empara de son rival et le mit à mort; il incendia les barques des Arabes qui furent contraints de retourner à Usenda, chez le Kazembe, à quinze ou vingt jours de marche. Rashid ben Salim el-Harsi avait été tué lors du combat. BURTON, *Lake*, p. 375.

(73) Mtambara est écrit Mtumbara par BURTON, *Lake*, p. 375. « On the north-western frontier of Marungu and about three marches from the lake, is the district called Utumbara, from Mtumbara, its sultan. This Utumbara... must not be confounded with the district of the same name in Northern Unyamwezi ». La chefferie Mutambala, dans le territoire de Baudouinville (BOONE, *Carte ethnique*, pp. 82, 86, 89), n'est pas à confondre avec le secteur Mutambala, plus au nord, dans le voisinage de la presqu'île d'Ubwari (*Ibid.*, pp. 20-21). Cfr aussi. VERHULPEN, *Baluba et Balubaisés*, pp. VIII et 82.

(74) La rivière, formant la frontière entre Ulungu et Itawa, est la Lofu (Lufubu). Cfr WOLF, *Missionary*, p. 147; TRIVIER, *Mon voyage...*, p. 275, l'appelle Kafou et déclare qu'aux années 1890, elle formait la limite méridionale du territoire de T.T. Cfr aussi GIRAUD, p. 429.

(75) Au début du XIX^e siècle, les Wangoni, à partir du sud de l'Afrique, entreprirent une longue migration vers le nord, qui les conduisit jusqu'en Ufipa. Après la mort de leur chef Zwangendaba en 1845, la tribu éclata en diverses fractions dont l'une continua la marche vers le nord jusqu'au lac Victoria, une autre s'établit au nord-est du lac Nyasa, une autre encore à l'ouest du même lac F. RENAULT, *Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe*, Paris, 1971, I, pp. 33-35. On les désignait aussi sous le nom de Mafiti et c'est sous ce nom que Livingstone les trouva au sud et au sud-ouest du lac Nyasa (THOMSON, *African Lakes*, I, pp. 187-188). Selon F. STUHLMANN, *Mit Emin Pasch ins Herz von Afrika*, Berlin, 1894, p. 72, note, les Wangoni se séparèrent des Mafiti « vor etwa 45 Jahren », disons vers le milieu du siècle. En juxtaposant « Mafiti Wangoni », T.T. semble insinuer l'union initiale des deux fractions du peuple Zulu. « Les Mafitis sont une tribu cafre (Zoulou). Vers 1860, ils émigrèrent dans la direction du Nord...

et arrivèrent entre le Nyasa et le Tanganyika, ravageant tout sur leur passage. Au sud de l'Unyanyembe, ils se partagèrent en deux bandes; les uns, Wangoni ou Watutas, marchèrent vers l'Unyamuézi; les autres s'établirent au sud de l'Usagara... Mirambo a presque anéanti les Wangoni... D'autre part, les Mafitis offrent un refuge à tous les criminels de la Côte » (C. HESPER, (éd.), *Journal de voyage du Père Schynse*, Paris, 1890, p. 278). Cfr aussi G.W. HATCHELL, *The Angoni of Tanganyika Territory*, dans *T.N.R.*, n° 25 (1948), pp. 69-71; M. READ, *The Ngoni of Nyasaland*, Londres, 1956; STANLEY, *Dark Continent*, II, p. 499; « The Watuta... are a lost tribe of the Mafitté, and became separate from the latter by an advance towards the north in search of plunder and cattle. This event occurred some thirty years ago ». *Ibid.*, pp. 499-504: une esquisse sommaire des migrations des Watuta (Wangoni). J.K. RENNIE, *The Ngoni States and European Intrusion*, dans *The Zambesian Past*, o.c., pp. 302-331. Selon ROBERTS, *History*, p. 243, les Ngoni furent défaites par Lukwesa, le frère du Nsama III Chipili Chipioka.

(76) Mpweto se trouve sur la rive septentrionale du lac Mwero, sur la rive droite de la Luvua, qui, à cet endroit, sort du lac, pour rejoindre le Lualaba. Livingstone y arriva, pour la première fois, le 17 mars 1868; il y trouva la maison de Saïd ben Habib (Syde bin Habib), « a square building of wattle and plaster, and a mud roof to prevent it being fired by an enemy, built on a ridge overhanging the chiefs's village » (LIVINGSTONE, I, p. 282). Sharpe, qui en octobre 1890, visita Mpweto, apprit: « Mpweto was at one time a chief of some importance in these parts, and was subject to Nsama » (A. SHARPE, *A Journey to Garenganze*, dans *Proceedings R.G.S.*, XIV (1892), p. 41).

(77) Livingstone arriva au village palissadé de Chisabi (Kisabi) le 20 décembre 1868. Ce village était construit sur la rive gauche de la Lofunso (Lufuko) qui se jette dans le Tanganyika à Mpala. « A trading-party came up from Ujiji; they said that we were ten camps from Tanganyika » (LIVINGSTONE, I, pp. 358-359 et carte) THOMSON, *African Lakes*, II, p. 132, déclare que Kisabi était un chef voisin des Warua. RENAULT, I, p. 367, donne la graphie Kisavi.

(78) Ce Nsama était le Nsama III Chipili Chipioka: cfr note 66. Le 9 septembre 1867, Livingstone visita le Nsama à son nouveau village: « We found a very old man, with a good head and face and large abdomen, showing that he was addicted to pombe: his people have to carry him » (LIVINGSTONE, I, p. 230).

(79) Selon le récit que T.T. fit à Stanley, il fut blessé d'une flèche à la jambe au moment où il atteignit la porte de la palissade; il tomba, se releva et courut vers son camp établi en dehors du village de Nsama. A ce moment, il fut touché une deuxième fois, mais une de ses femmes lui ayant apporté son fusil, il réussit à tenir ses ennemis à distance (JAMESON, *Story of the Rear Column*, p. 5). Le jour où il rencontra T.T. pour la première fois (29 juillet 1867). Livingstone annota: « He... received two arrow wounds there » (LIVINGSTONE, I, p. 223).

(80) Saïd ben Sef el-Maamri peut sans doute s'identifier avec Saïd ben Sef, surnommé Kipanda. Stanley fit sa connaissance en 1871 (*Darkest Africa*, II, p. 368) et le signale de nouveau, à Kafuro, en avril 1876 (*Dark Continent*, I, pp. 453, 498). Il exerça son activité surtout au lac Victoria Nyanza, où les Pères Blancs de Bukumbi étaient en bonnes relations avec lui. R.P. ASHE, *Two Kings of Uganda*, Londres, 1889 (nouv. impress. Londres, 1970), p. 39, lui attribue le surnom africain Kipanda Moto. En septembre 1890, les Allemands détruisirent son village au lac (STUELMANN, *Mit Emin Pascha*, pp. 110-111). Cfr aussi C.F. HOLMES, *Zanzibar Influence at the Southern End of Lake Victoria: the Lake Route*, dans *A.H.S.*, IV (1971), pp. 498-499.

(81) La victoire de T.T. sur le Nsama peut se dater au début de mai 1867. Livingstone, au sud du Tanganyika, en fut informé le 12 mai (LIVINGSTONE, I, p. 208). Arrivé le 20 mai à Kitimbwa (Chitimba) où un important groupe d'Arabes se trouvait réuni, il y apprit différentes versions quant à l'origine du conflit. Selon Khamis Wad Mtaa et Saïd ben Ali ben Mansur « that chief sent an invitation to them and when they arrived, called for his people, who came in crowds

— as he said — to view the strangers, the Arabs became afraid and began to fire; several were killed on both sides and Nsama fled, leaving his visitors in possession of the stockaded village and all it contained... Those who remain at Nsama's (c'est-à-dire Tippo Tip blessé) help themselves to food in the surrounding villages and burn them ». D'autres disaient « that there was a dispute about an elephant, and that Nsama's people were the aggressors... having broken public law by attacking people who brought merchandise into the country » (LIVINGSTONE, I, p. 210). T.T. raconta aussi sa victoire, avec une évidente fierté, à Stanley: cfr JAMESON, *Story of the Rear Column*, p. 5; D. MIDDLETON, (éd.), *The Diary of A.J. Mounteney-Jephson, Cambridge, 1969*, pp. 77-78. De son côté, Selim ben Mohammed, factotum de T.T., la raconta à Ward en 1889: WARD, *Five Years*, pp. 174-175.

La version détaillée des faits, donnée en 1913 par Abdallah ben Sleman, est légèrement divergente de celle de T.T. Selon ce récit, Matunga (Matungu), un fils du Nsama Kipyoka, vint trouver les Arabes à Chewere et, au nom de son père, les invita à sa résidence. T.T. entra dans le pays d'Itawa près du village de Katandula; arrivé à la rivière Kauta, il s'arrêta et envoya Mutunga auprès de son père avec un présent de 20 yards de calicot. Le lendemain, Mutunga revint et invita T.T. à paraître devant le Nsama. Les Arabes se mirent en route mais ils trouvèrent la rivière Mwambeshi trop gonflée pour la traverser sans mouiller les marchandises. T.T. renvoya Mutunga auprès du Nsama pour lui dire qu'il attendait un jour que les eaux baissent. Comme Mutunga ne revint pas, T.T. envoya un autre homme du Nsama avec la même mission. Celui-ci aussi ne revint pas. Alors T.T. et sa suite traversèrent la Mwambeshi et se rendirent auprès du Nsama. Ils y trouvèrent en captivité quelques hommes de Kinena (Khamis Wad Mtaa) et de Said ben Ali. Le Nsama se montra peu accueillant; pourtant, il fit montrer aux Arabes un endroit où ils pourraient établir leur camp. Etant installés à Champendi (Champandi), les Arabes furent de nouveau invités chez le Nsama. A leur arrivée, Matunga leur demanda d'attendre au dehors du *boma*, pendant qu'il irait avertir son père. Il revint avec l'injonction que les visiteurs devaient laisser leurs fusils au-dehors. Juma ben Sef (Pembamoto) refusa, mais finalement les Arabes s'inclinèrent. Une des femmes du Nsama les conduisit alors en présence du chef à qui ils purent exposer le but de leur venue. Deux jours plus tard, ils furent de nouveau admis en présence du Nsama qui leur montra deux huttes remplies d'ivoire. Après le départ des Arabes, il fit aussi remettre en liberté les hommes de Kinena et de Said ben Ali. Comme les villageois commençaient à molester les femmes et les esclaves des Arabes, T.T. demanda au Nsama de pouvoir s'installer à l'intérieur du village palissadé. Cette autorisation étant obtenue, Pembamoto entra au village et commença à préparer le terrain pour le campement. T.T. reçut une hutte, assez éloignée de ce campement. Le lendemain, il fut invité chez le Nsama pour acheter son ivoire, mais n'osant pas s'y rendre seul, il alla consulter ses congénères au campement. Alors le Nsama fit saisir tous les biens que T.T. avait laissés dans sa hutte. Mais deux de ses femmes, Namera Masani et Mama Kimbogo, réussirent à cacher le fusil de T.T. Revenant chez lui avec Said ben Hamed et deux esclaves, T.T. fut touché par une flèche. Tous coururent vers la hutte; en se baissant pour y entrer, T.T. fut blessé par une autre flèche, mais il retrouva son fusil et parvint à repousser ses assaillants. Bientôt ce fut une bataille en règle. Le Nsama et ses hommes étant chassés de leur village, Bushir ben Habib et Salim ben Masud allèrent chercher les quelques hommes restés au camp de Champendi, sous le commandement d'Abdallah ben Sleman. ROBERTS, *History of Abdullah ibn Suliman*, pp. 249-251.

(82) Nous avons mis entre parenthèses une explication de T.T. qui interrompt le récit de Bushir ben Habib et de ses compagnons; elle se rapporte au chemin qu'avait suivi T.T. pour se rendre de Ruemba à Itawa; il répète qu'il avait laissé son frère Mohammed ben Masud chez Mwamba (cfr *Maisha*, § 18) et indique maintenant l'endroit où il avait rencontré Amer ben Saïd esh-Shaksi. Cette rencontre eut lieu à « Maraira ». Ce Maraira est une translittération défectueuse de BRODE; il s'agit d'un endroit situé sur la rive occidentale du Tanganyika, au

nord de Cameron's Bay, et qu'on retrouve sous diverses graphies: Moriri, Morero (LIVINGSTONE, I, p. 242; II, p. 241), Miriro (CAMERON, I, 291-292), Mlilo (THOMSON, *African Lakes*, II, pp. 23-31), Muriro (HORE; cfr WOLF, *Missionary to Tanganyika*, p. 147). T.T. semble situer « Maraira » (lisez: Marairo, Mariro, Mlilo) dans l'Ulungu. Il écrit: « Urungu wa Maraira », comme plus loin « Urungu wa Tafuna » (*Maisba*, § 29). Peut-être veut-il simplement préciser la partie de l'Ulungu qu'il a traversée: celle qui était voisine à « Maraira ». En réalité, Miriro n'était pas une partie de l'Ulungu, mais de l'Itawa; cfr THOMSON, *African Lakes*, I, pp. 23-24: « Pamlilo, the chief town of Itawa... the chief is called Mlilo ». Miriro se trouvait au sud de la Lofu, laquelle formait la frontière entre l'Ulungu et l'Itawa. WOLF, *Missionary*, p. 147, et *Maisba*, § 27, note 68.

(83) Le massacre des Wangwana au passage de la Lofu est confirmé par Livingstone qui se trouva le 12 mai 1867 à Karambo, un village sur la rive droite de la Lofu, à son entrée dans le lac Tanganyika. Il y apprit que les Arabes s'étaient battus contre le Nsama; comme il voulait continuer son voyage vers le nord, le chef de Karambo le lui déconseilla fortement « as the son of Nsama (Kapoma) was killing all who came that way in revenge for what the Arabs had done to his father's people, and he might take us for Arabs. A Suaheli Arab came in the evening and partly confirmed the statements of the headman of Karambo; I resolved therefore to go back to Chitimba's in the south, where the chief portion of the Arabs are assembled » (LIVINGSTONE, I, p. 200). « L'Arabe swahili » venu trouver Livingstone est sans doute Amer ben Saïd esh-Shaksi, que Cameron et Thomson désignent comme *Mvima Arab*, Arabe de la Côte. Le massacre des Wangwana fut vengé à son tour par les Arabes. Certains Arabes, renforcés des hommes du chef de Kasongo (à l'est de Kitembwa), partirent le 24 mai 1867 pour ravager l'est de l'Itawa; le 1er juin « another party of marauders went off... to plunder Nsama's country to the west of the confluence of the Lofu as a punishment for a breach of public law. The men employed are not very willing to go » (LIVINGSTONE, I, p. 211). On comprend l'hésitation de ces hommes: ils se rappelaient trop bien le récent massacre des Wangwana. Livingstone ne nomme pas les Arabes à la tête de l'expédition, mais d'une information de Thomson nous pouvons déduire que « l'expédition punitive » se trouvait sous les ordres de Ali ben Mohammed ben Ali el-Hinawi, un parent de Saïd ben Ali ben Mansur el-Hinawi, à qui appartenait en partie la caravane saécree. En effet, à son arrivée à Miriro, en novembre 1879, Thomson apprit « that some years previously a notorious Arab, named Kanenda, had introduced himself with a party in the village, under professions of friendship, and when fairly inside had tracherously attacked the people, killing many, making others slaves, and exacting a large ransom of ivory from Mlilo » (THOMSON, *African Lakes*, II, p. 28). Le « notorious Arab, named Kanenda » peut s'identifier avec Ali ben Mohammed ben Ali el-Hinawi, qui portait le surnom de Karonda Miranda (LOPASIC, *Lerman*, p. 145) ou Karonda-Mirambo (*Le Congo Illustré*, III (1894), p. 18). L'Arabe *Kabounda* que Trivier trouva établi à l'embouchure du Kafou (Lofu) est sans doute le même personnage (TRIVIER, *Mon Voyage*, pp. 283-285). Les gens de Miriro prirent leur revanche, car le 8 juillet 1867, Livingstone apprend: « that some of Nsama's people crossed the Lovu at Karambo to plunder, in retaliation for what they have suffered » (LIVINGSTONE, I, p. 220). Cfr note 173.

(84) Livingstone arriva le 20 mai 1867 à Kitembwa (il écrit Chitimba) et y resta jusqu'au 29 juillet. Ce jour-là, il se rendit à Ponda, à deux heures et demie à l'ouest, où il rencontra T.T. (LIVINGSTONE, I, pp. 209-222) « Kasongo, Chitimba, Kiwe, Urongwe, are equals and of one family, Urungai » (*Ibid.*, I, p. 229).

Le 3 novembre 1867, Livingstone apprit le décès de Kitembwa (LIVINGSTONE, I, p. 241). Cfr aussi THOMSON, *African Lakes*, I, p. 318 et carte; HORE, *Tanganyika*, p. 157. Selon Swann, Kitembwa était le chef suprême des Walungu (*Fighting the Slave-Hunters*, pp. 95, 189-190) mais en 1890, H.H. Johnston

affirma que « Tshitimba » était subordonné à Tshungu, chef suprême de l'Ulungu (R. OLIVER, *The Missionary Factor in East Africa*, Londres, 1952, p. 113, n. 3).

(85) La présence de Saïd ben Ali ben Mansur el-Hinawi à Kitembwa est confirmée par Livingstone, de même que ses relations avec l'importante maison de commerce d'Abderrahman Sodiki: « The name of the principal Arab is Hamees Wodim Tagh; the other is Syde bin Alle bin Mansure: they are connected with one of the most influential native mercantile houses in Zanzibar (LIVINGSTONE, I, p. 210). Selon Selim ben Mohammed, l'informateur de Ward, Saïd ben Ali reprocha à T.T. d'avoir détruit une partie du butin pris à Nsama (WARD, *Five Years*, p. 175). Saïd ben Ali mourut probablement en septembre 1876 et ne peut donc pas s'identifier avec un autre Saïd ben Ali, neveu de T.T. établi à Yambuya, sur l'Aruwimi (P. CEULEMANS, *La question arabe*, p. 50). Burton rencontra Saïd ben Ali el-Hinawi à Tabora à son arrivée, le 7 novembre 1857: « Saïd ben Ali el Hinawi, whose short, spare but welle-knit frame, pale face, small features, snowy beard and bald head, surmounted by a red fez, made him the type of an Arab old man » (BURTON, *Lake*, p. 226). LIVINGSTONE, II, p. 266.

(86) Sleman ben Zahir el-Gabiri est encore cité dans *Maisha*, § 57 sous le nom de Sleman, et dans *Maisha*, § 167 sous le nom de Sleman ben Zahir el-Jabin. Il est à identifier avec « Seliman bin Zer, un riche Arabe, ayant des comptoirs à Ujiji et à la Côte » (HEUDEBERT, G. Révoil, p. 377), avec Suliman bin Zeher, arrivé au Buganda en avril 1887 (R. OLIVER, *The Missionary Factor*, pp. 106-108) et aussi avec Suleiman ben Zeber, rencontré par Stairs à Tabora en 1890 (W.G. STAIRS, *De Zanzibar au Katanga*, trad. fr. A. de Hauleville, dans *Le Congo Illustré*, II (1893), p. 103). « An emissary and a close personal friend of Sayyid Barghash, Sulayman bin Zahir al-Jabri al-Barawi was also a leading member of the Qadiriya in Buganda at this time » (B.G. MARTIN, *Muslim Politics*, dans *J.A.H.*, X (1969) 3, pp. 475-476).

(87) *Maisha*, § 27 a la graphie Khamis wad Mtao; *Maisha*, § 66 a Khamis wad Mtaa. Nous avons adopté cette dernière graphie. *Wad* a le même sens que *ben* (*bin*, *ibn*); cfr KRAPE, *Dictionary*, p. 241: wadi = son of. Khamis wad Mtaa est à identifier avec Khamis wa Tani que Burton déclare avoir été l'informateur du géographe anglais W.D. Cooley (BURTON, *Lake*, p. 375). Ce dernier, dans son ouvrage *Inner Africa laid open*, Londres, 1852, p. 51 le nomme: « Khamis ben Othman, a Sawahili ». Cooley déclare qu'il alla à Londres en 1834 (*Inner Africa laid open*, p. 74), mais selon Burton ce voyage se fit en 1835 (BURTON, *Zanzibar*, II, p. 286). Ce fut à cette occasion que « Khamis bin Tani » fut transformé en « Khamis bin Osman » (BURTON, *Lake*, p. 365, note). Cfr aussi BURTON, *Zanzibar*, I, p. 424: « Tani, corrupted Moslem name for Usman, received by Msawahili ». Burton ne l'aimait guère: « Khamisi wa Tani... Born at Lamu, he became headman of the drummers at Zanzibar and afterwards a slaver... In this capacity, he had travelled much on the mainland... became Capt. Owen's interpreter along the Eastern coasts of Arabia and Africa. His voyage in 1835 to London, where Shaykh Khamis ben Usman at once became an "African Prince", arose... from the necessity of temporarily leaving that Island (Zanzibar)... he having defrauded his master, the Sayyid, to the extent of \$ 18,000... Returning home, "the Liar", as he was popularly termed by his countrymen, received the Sayyid's pardon... He has ever since devoted his talents to making himself as wealthy, and his friends as poor, as possible. I had been especially warned against him » (BURTON, *Zanzibar*, II, pp. 286-287). Durant son séjour à Mascate (25 décembre 1823 - 1er janvier 1824), le capitaine anglais William F.W. Owen l'obtint comme interprète: « The Sultan... furnished us with an interpreter who spoke French tolerably and a little English; this man's name was Hamees ben Othman, a Sowhyly African, to whom the Imaum paid fifty dollars from his own purse » (W.F.W. OWEN, *Narrative of Voyages to explore the Shores of Africa, Arabia and Madagascar*, New York, 1833, I, p. 209). Guillaïn qui le rencontra en septembre 1846 à Zanzibar, le dit une « sorte de factotum, courtier ou agent d'affaires à la disposition de tous les étrangers qui abordent dans le pays ou y

séjourment... grand polyglotte... intelligence très vive» (GUILLAIN, *Documents sur... l'Afrique Orientale*, Paris, 1857, IIe partie, t. I, pp. 34-35). Son fils, Mohammed ben Khamis étudia la navigation et les langues modernes à Londres et devint « sailing master » de la flotte du sultan (*Ibid.*, II, p. 268). En juillet 1865, l'évêque Edw. Steere, fit à Zanzibar la connaissance de « Hamis wa Tani and of his son Mohammed, both of them well acquainted with English and French, and of pure Swahili extraction » (E. STEERE, *A Handbook of the Swahili Language as spoken at Zanzibar*, 3e éd., Londres, 1885, p. V). Ayant déjà visité les lacs Nyasa et Tanganyika, il partit de nouveau pour l'intérieur et ainsi, en 1867, Livingstone le rencontra à Kitembwa: « Hamees Wodim Tagh (*sic!*)... has been particularly kind to me in presenting food, beads, cloth and getting information » (LIVINGSTONE, I, p. 210). « Hamees seems to be Cooley's great geographical oracle » (*Ibid.*, I, p. 226). Comme garantie de la paix, le 14 septembre 1867, Nsama donna à « Hamees Wadim Tagh » une de ses filles en épouse (*Ibid.*, I, pp. 231-232). Livingstone ajoute encore à son sujet: He was in his youth a slave, but by energy and good conduct in trading with the Masai and far south of Nyasa and elsewhere, he rose to freedom and wealth (*Ibid.*, p. 185). Son surnom africain était Kinena (Chenena). Cfr ROBERTS, *History of Abdullab ibn Suliman*, p. 249. L. VON JEDINA, *Um Afrika*, Leipzig, 1877, p. 109.

(88) BRODE, p. 194, note, nous informe que Abderrahman ben Sodik exerça la fonction de *kawasse* (interprète et factotum; cfr BECKER, I, p. 37: *Kavach*; II, p. 208: *Kavasech*) au consulat allemand de Zanzibar dès sa création (le 1er octobre 1884). Selon Brode, il était très estimé de la population de l'île. Khamis wad Mtaa fut sans doute l'affranchi de « Abd-er-Rhaman ben Réchid » (GUILLAIN, *Documents*, IIe partie, I, p. 179).

(89) « Whinde, a small coast town opposite the Island of Zanzibar » (BURTON, *Lake*, p. 76). Winde se trouvait au nord de Bagamoyo, entre l'embouchure du Ruvu-Kingani et celle du Wami. « Winde est un petit village, un mauvais port et un mauvais trou; la plage est basse, boueuse, malsaine » (A. LE ROY, *D'Aden à Zanzibar*, Tours, 1899, p. 192). C'était le lieu natal de Mwinyi Dugumbi (*Maisba*, § 103). STANLEY, *Despatches*, p. 135 a la graphie: Whindi. Sur les relations entre les Iles Comores et Zanzibar, cfr COUPLAND, *Invaders, et Exploitation, passim*. Déjà aux premières décennies du XIX^e siècle, il y avait une importante colonie de Comoriens à Zanzibar. IBUNI SALEH, *A Short History of the Comorians in Zanzibar*, Dar es Salaam, 1936. Sur Sambalamu et Mwerevu, cfr note 89 bis, p. 295.

(90) Les Masai étaient un peuple de pasteurs semi-Hamites dont le domaine s'étendait des plateaux du Kenya jusqu'à l'Ugogo. A cause de leur agressivité, on les appelait les Zulus du Nord. Cfr J.L. KRAPP, *Reisen in Ost-Afrika*, Stuttgart, 1853; nouv. impress. Stuttgart, 1964, II, pp. 267-273; J. THOMSON, *Tbrongh Masailand*, Londres, 1883; trad. fr. F. Bernard, *Au pays des Massaï*, Paris, 1886; O. BAUMANN, *Durch Massailand zur Nilquelle*, Berlin, 1894; nouv. impress. New York, 1968; A.C. HOLLIS, *The Masai*, Oxford, 1905; F. RENAULT, *Lavigerie*, I, pp. 39-40.

(91) « Shortly after this had been accomplished (l'expulsion de Nsama de son village), the WaItawa attacked the captured village, but were driven back with heavy loss. During the ensuing night they were again attacked, and were again driven back. For fifteen days they maintained these assaults, endeavouring to recapture their village, but failed. Katandula, Mukupa, Mulenga, Chinama and Kashiwa, nephews of Nsama, led these assaults... Nsama, finding all his efforts to retake his village ineffectual, despatched parties of fighting men to cut up all Swahili traders in his country. These various traders did not belong to Tipu Tib's expedition, but were mostly men of Chinena and Said ibn Ali. Twenty-four Swahilis were killed and their heads taken to Nsama » (ROBERTS, *History of Abdullab ibn Suliman*, p. 251).

(92) Sur l'exportation du cuivre du Katanga à cette époque, cfr A. ROBERTS, *Nyamwezi Trade*, dans R. GRAY - D. BIRMINGHAM, *Pre-colonial African Trade*,